

Histoire et Archéologie spadoises.

Villa royale Marie-Henriette

SPA.

BULLETIN TRIMESTRIEL



Décembre
2005

Bureau de dépôt 4900 SPA

Histoire et Archéologie Spadoises

A.S.B.L.

Avenue Reine Astrid, 77 b

4900 SPA

Décembre 2005

31^e année

BULLETIN N°124

Sommaire

– L'Hôtellerie juive à Spa	J. Henrard	147
– Les deux séjours spadois de Mme de Genlis (suite)	G. Peeters	156
– Jacques-Joseph Servais	M. Poncelet	168
– Le week-end du bois		178
– A l'Yser... quelques nouvelles venues de Spa	A. Doms	179
– Notes sur Spa (suite)	L. Marquet	185
– A vos agendas – Courrier des lecteurs		192

Éditeur responsable: Mme Juliette COLLARD, 57 Boulevard Renier– 4900 Spa – Tél.: 087/77.33.56

Tirage trimestriel du bulletin: 500 exemplaires.

Les auteurs conservent seuls la responsabilité des articles insérés.

Avec le soutien de la Communauté Française (Ministère de la Culture et des Affaires Sociales).

Avec l'appui financier de la Ville de Spa et de son Centre Culturel.

L'ASBL « HISTOIRE ET ARCHEOLOGIE SPADOISES »

Assure la gestion des Musées de la Ville d'eaux.

LES MUSEES DE LA VILLE D'EAUX sont accessibles

- De 14 à 18 h.
 - tous les jours
 - du 1^{er} juillet au 30 septembre
 - durant les vacances scolaires de Pâques et de Toussaint
 - les week-ends
 - de la mi-mars à fin novembre
- Fermeture hebdomadaire : le mardi
- Ouverture pour les groupes sur demande préalable

Le prix d'entrée est de 3 € pour les personnes individuelles, 2 € pour les groupes, et 1€ pour les enfants.

Les membres de l'ASBL, leur conjoint et leurs enfants de moins de 15 ans ont la gratuité.

LA REVUE HISTOIRE ET ARCHEOLOGIE SPADOISES

- Trimestriel qui paraît en mars, juin, septembre et décembre.
- La cotisation annuelle est de 15 € (n° de compte: 348-0109099-38)
- Les anciens numéros sont disponibles au prix de 3,75 € au comptoir du musée ou au prix de 5 € par envoi postal.

ILLUSTRATION DE COUVERTURE

Carte postale "Hôtel d'Annette et Lubin", Edition C. DELRUS, Spa (coll. Musée de la Ville d'Eaux – Spa).

NOUVEAUX MEMBRES

Mr et Mme FABRY

Mr et Mme PONCIN

Mme Martine DELVOYE

Mr et Mme CHAUDOIR

Mr Marcel STEURBAW

Mme Marie-France FASSIN

Banque DEXIA

Mr et Mme de PONTHER VALENTIN

Mme Janine VIS

L'HOTELLERIE JUIVE A SPA

Une importante clientèle de notre ville d'eaux a disparu ou plutôt achève de disparaître. C'est la clientèle juive.

Elle a laissé peu de traces. Je suppose que les hôteliers qui accueillait cette clientèle faisaient leur publicité à Anvers, Bruxelles ou ailleurs.

A l'époque de ma jeunesse, il y avait en ville de nombreux hôtels qui, en plus de leur nom, affichaient les trois lettres hébraïques signifiant Kasher ou Kascher, ce qui annonçait aux clients que l'établissement respectait la Loi de la Kashrut (les Français écrivent cachère ou cacheroute). C'est la loi reçue par Moïse (Moshi) au mont Sinaï.

Selon ma mère, Marie Sody, 1894-1974, il y avait depuis longtemps des Juifs venant passer la saison à Spa. A cette époque, on ne les appelait pas Juifs, mais Polonais.

Un Spadois fréquentant ce milieu a publié de petits tableaux ou écrits sur le comportement des Juifs. Il s'appelait Léon Rogister et signait Noël Retsigor, son anagramme. Il devrait être possible de retrouver ces textes dans les journaux locaux aux environs de 1935-1939. Cette personne habitait place Verte n°11 au 1^{er} étage de la maison Fléron (chaussures Henrijean). J'ignore pourquoi et comment ce Rogister fréquentait les Juifs.

Les lois antisémites hitlériennes devaient certainement avoir eu une influence sur les migrations des Juifs et leur présence à Spa. Ne racontait-on pas que certains non Juifs transportaient d'Allemagne en Belgique des valeurs que les spoliés tentaient de faire échapper aux nazis, avec avantages financiers bien sûr. C'étaient des passeurs. D'autres transactions permettaient d'échanger des biens situés de part et d'autre de la frontière "une villa Janne contre une maison Monkemöller à Stuttgart".

Il n'y avait pas que les hôtels, mais commençons par ceux-ci. Pour que son hôtel et restaurant soient reconnus kasher et qu'il puisse s'en prévaloir, le propriétaire devait être reconnu par le rabbin (d'Anvers je suppose) qui lui envoyait un surveillant "Le Shrómer" qu'il devait rétribuer et nourrir. Ce bonhomme devait surveiller ses cuisines et son hôtel afin que toute la loi soit respectée.

Les grands principes en sont: ne pas mélanger le lait et la viande même kasher et encore moins la chair des animaux qui n'ont pas le pied fendu et ne ruminent pas. Celle-ci est impure. Cette interdiction vient de la prescription "Tu n'étoufferas pas le chevreau dans le lait de sa mère" (Lev XI). Les cuisines juives pour cette raison comptent deux éviers afin d'éviter de mélanger les résidus de produits laitiers et ceux de viandes.

Est aussi interdite la consommation des animaux aquatiques qui n'ont ni nageoires ni écailles, des oiseaux de proie et charognards, des oiseaux qui ne volent pas (autruches) et du produit de la chasse (chair déchirée).

De plus, pas question de mélanger les vaisselles et casseroles utilisées le jour de la Pâque (Pessah) et autres fêtes avec celles des jours ordinaires.

Certains ustensiles avant la fête étaient rassemblés et kasherisés par le feu dans un grand brasier allumé dans la cour ou le jardin. D'autres ustensiles ou installations (fours) étaient purifiés à la flamme d'une lampe à souder.

Actuellement, des équipes de kasherisation opèrent à Paris à la demande des propriétaires.

Ces prescriptions, et bien d'autres, sont à la fois hygiéniques et religieuses. Elles sont liées à la Loi promulguée il y a plus de 3000 ans!

Pendant le shabat, nous savons que les Juifs ne touchent pas à l'argent, ne manipulent pas les interrupteurs ni les allumettes. Pour ces petits travaux, ils peuvent utiliser les services d'un non Juif (Goy shel shabat). Actuellement, ces petits détails peuvent être réglés par l'électronique.

Toujours durant le shabat, ils doivent aussi couvrir les feux. Cette prescription de la loi de Moïse était certainement respectée au temps du prophète en couvrant les foyers de sable ou de cendres pour garder le feu en veilleuse.

A notre époque, les hôteliers couvraient les cuisinières électriques, à gaz ou au charbon d'une tôle de fer avec des ouvertures à l'endroit des feux. D'autres se contentaient d'un morceau de treillis glissé entre la flamme et la casserole.

La loi de Moïse comporte 613 lois, des centaines d'articles sur la Kashrut, les sacrifices, le prix des esclaves, la lèpre des hommes et des maisons et combien d'autres sujets. Ces lois ont été disséquées, commentées par des centaines de savants rabbins et la tradition y a parfois ajouté quelques détails.

Dans une maison juive, à chaque passage de porte, vissé au chambranle à hauteur d'épaule, se trouve un cylindre en plastic, faïence, métal, parfois parfaite œuvre d'art, un petit cylindre dans lequel se trouve calligraphié en hébreux les versets DT6-49 et DT11-12-13. Toute personne passant cette porte les touche (mezuzah pluriel nazuzet).

Ce n'est qu'une petite partie des rites de la religion juive.

Toutes ces personnes venant passer la belle saison à Spa parlaient en plus de la langue de leur pays le Yiddish, la langue de Juifs ashkénazes.

Ces Juifs habitaient, il y a des siècles, le nord-est de la France. A partir de là, par la Rhénanie, la Prusse, la Pologne, la Russie, ils avaient essaimé jusqu'aux plaines du Don. C'était la version donnée jadis de leur migration. Il y en a eu d'autres depuis, notamment par le Proche-Orient.

Au cours du XIXe siècle, devant l'intolérance du pouvoir à leur égard, une partie de cette population reprit une migration vers l'Amérique du Nord et du Sud (pogroms russes et polonais en étaient la cause).

Anvers était une porte de sortie par laquelle sont passés beaucoup d'émigrants et certains y sont restés. D'autres, non Juifs, ont émigré vers les Amériques. Mon père a vu passer à Liège des trains d'émigrants de ces pays.

Celui qui comprenait l'allemand suivait sans peine la pensée de son interlocuteur. Ils prononçaient les ü en i. A l'heure actuelle, le yiddish se parle encore à Anvers, moins à Paris et aux Amériques, peut-être dans les pays de l'Est où toute une littérature yiddish a existé.¹

Les Juifs français ont, paraît-il, recréé des écoles de yiddish. L'hébreu, cette langue ressuscitée, est devenue la langue officielle d'Israël.

Peu parmi les garçons et les plus vieux portaient la kippa. Cette coiffure fait maintenant partie de tout costume juif masculin (petit bonnet hémisphérique (kippa: calotte). L'usage étant de se couvrir la tête pour les adultes masculins en signe de respect pour la présence divine. Les plus âgés et plus savants portent le straimel (chapeau typique des Juifs adultes).

Voici une liste des hôtels juifs de Spa selon les livres de comptes de mon père Julien Henrard:

- M. Isaac ARATEN, rue Servais, 1934.
- M. BLOCH, Hôtel Eden, avenue du Marteau (Reine Astrid), 1934, puis Hôtel Bloch rue Hanster (S.W.D.E.), puis Hôtel Eden rue du Marché actuellement M. YVANOFF n°60.
- Mme BERTRAM, rue Hanster, Villa des Galeries (S.W.D.E.), auparavant avenue du Marteau (Reine Astrid 45, à la Ville de Namur, 1934, puis avenue Reine Astrid (maison du notaire POTTIER), jusqu'en juillet 1939 (building Foch) n°52.
- M.M. EDELSTEIN et SCHIFF, après 1945. TIBERIA (S.W.D.E.), rue Hanster.
- M. FLYNN, Hôtel Chaîne d'Or (ancien Nopri), avenue Reine Astrid.

¹ Isaac Bashevis Singer (1904-91) a reçu le Prix Nobel de littérature 1978 pour son œuvre écrite en yiddish (ndlr).



(Coll. privée)



(Coll. Musée de la Ville d'eaux).

- Hôtel BENZEN, rue Delhasse (Hôtel de Bourbon), puis Hôtel SPLENDID, place Royale, devenu par après le Cinéma Royal, puis la piscine des Heures Claires et enfin en 2004 la partie administrative de l'Hôtel RADISSON.
- M. MENDEL ABRAMOVICZ, avenue du Marteau n°3, en 2005 le TITI TWISTER.
- Hôtel GITLER, avenue P. Gaspar "Le Belvédère", ancien pensionnat Lühr, avant sa démolition partielle pendant la guerre 40-45, actuellement maison de repos (Les enfants Gitler, filles et garçons, étaient beaux comme des dieux. Cette famille nombreuse a, paraît-il, complètement disparu pendant la Shoah).
- M.M. KUPFERBERG et SPIRA, maison de Mme MISSON, actuellement Résidence Astrid, avenue Reine Astrid.
- L'hôtel, plus modeste, rue Dagly de M. SONNSEIN (Maison M. HENISKILL).
- L'hôtel BEAU SEJOUR, actuellement sur son emplacement la résidence LE PARC, avenue Reine Astrid.
- L'Hôtel RICHMOND, rue Brixhe, dit Chez Charles.
- L'Hôtel GOTTLIEB, avenue du Marteau (Reine Astrid).

Certains de ces hôtels ne duraient parfois qu'une saison ou deux; beaucoup faisaient partie du paysage spadois durant des années.

A l'arrivée des trains de voyageurs à la gare de Spa, les commissionnaires des hôtels, képi en tête et le nom de l'hôtel en lettres d'or au dessus de la visière, s'annonçaient en citant leurs hôtels à haute voix: "Hôtel BLOCH", "Hôtel BERTRAM", "Hôtel SPLENDID".

Les omnibus des grands hôtels non juifs PALACE, BELLE VUE, BRITANNIQUE, GOLF, BALMORAL, étaient rangés en face de la gare.

Ne croyez pas que dans ces restaurants juifs la chère était pauvre; au contraire la nourriture était riche. Les carpes farcies étaient gigantesques.

Nous allons nous intéresser à une autre clientèle juive: celle qui remplissait beaucoup d'appartements loués "garnis". Un grand nombre de Spadois pratiquaient cette petite industrie. Pour d'autres, c'était leur véritable gagne-pain. La plupart se serraient dans leur propre maison, cuisinant dans la cave-cuisine et dormant sous les toits pour louer deux appartements pendant les 3 mois de saison.

D'autres que les Juifs louaient aussi des appartements garnis, parfois une seule chambre: musiciens, acteurs, danseurs et danseuses, chanteurs et chanteuses, choristes, cuisiniers, garçons venus faire la "saison" à Spa; car il y avait une saison!

Revenons à ceux qui nous intéressent aujourd'hui. Ils vivaient à leur rythme et selon leurs coutumes, achetaient un réchaud à alcool et faisaient leur petite cuisine dans leur chambre. Ils consommaient beaucoup de poisson et auraient aimé s'approvisionner auprès d'un marchand de poissons vivants, ce qui à ma connaissance, n'a jamais existé à Spa, mais bien dans les Shetl et Pletzl de Paris ou Anvers.

Le lait, ils se le procuraient auprès d'un vieux marchand juif, enfin il me semblait vieux car il portait longue barbe et long cache-poussière gris. Il accompagnait le fermier Legrand (avenue des Lanciers) à la traite et revendait le lait à ses coreligionnaires; c'était là du lait "surveillé". Ce bonhomme était d'origine polonaise car il me donnait des timbres de ce pays. Il louait une chambre chez notre voisine Mme Daniel (Place Verte n°20), française et décorée de la Légion d'Honneur.

Comme détaillant il y eut un traiteur Place du Monument (magasin Gipsy) et, je crois, un autre vers la rue de l'Hôtel de ville.

Toute cette clientèle était fidèle et pendant des années, on revoyait les mêmes personnes: M.M. Perlmutter, Goldberg, Silberstein et autres.

Dans l'empire autro-hongrois, sous le règne de Marie-Thérèse, les Juifs furent obligés de germaniser leurs noms de famille et, ..., selon le pourboire donné à l'employé de l'état civil, ils pouvaient choisir un nom ronflant, Kupferberg ou Goldstein, ou alors recevaient un nom peu flatteur, Kuh (vache), Klein (petit), Bär (ours), etc...

Cette clientèle assistait aux concerts sur la Place Royale autour du kiosque et après la fin de la musique formaient de grands cercles que l'on retrouvait le lendemain matin avant que le chaisier les remît en ordre.

Parlaient-ils de la Torah, de la Kabbale, du philosophe Bal Shem Tov, du dernier discours de Hitler ou du livre de la splendeur?

Après 1944, la maison Gihoul, l'Hôtel Eden (Bloch), rue du Marché, devint la demeure du Docteur Yvanoff. Le Belvédère avenue Dr P. Gaspar était en ruine; les autres hôtels ne réapparurent pas.

Sur les 31800 Juifs de Belgique, un tiers disparut dans l'holocauste, un tiers émigra et le reste demeura en Belgique.

Après 1945, ce fut M. Zimet qui ouvrit un hôtel dans la propriété Labbé, avenue Reine Astrid (emplacement de la résidence Duchesse d'Orléans). Il portait le nom de "Hôtel Tel Aviv". Cet hôtel eut un grand succès pendant de nombreuses années. L'hôtel était toujours complet même les chambrettes au dessus des garages.

Le grand rabbin de Londres, d'autres d'Anvers, d'Amérique, des commerçants du monde entier s'y rencontraient. Y traitaient-ils des affaires commerciales familiales ou politiques?

Monsieur Zimet ouvrit par après l'hôtel Sharon, 46 avenue Reine Astrid (Hôtel de Normandie), actuellement coiffure Jocelyne. Il reprit aussi l'Hôtel des Palmiers, rue du Waux-Hall, 39 (actuellement "Garde Rigolotte), qu'il appela Hôtel Carmel et Tiberia, rue Hanster.

Cependant la clientèle juive des garnis ne faiblit pas.

Il y avait peu de Juifs résidant en permanence à Spa. J'ai connu les familles Goldstein, Klein, Kohn, Friedman (une dame, sa mère et son neveu, lequel disparut dans l'holocauste), une famille Vecht, bloquée à Spa par la guerre séjourna dans un bungalow avenue des Lanciers en face de la ferme Legrand. Le fils Romès, cancérologue à Londres, est revenu plusieurs fois à Spa. Je l'ai vu et lui ai parlé le 15 octobre 1999. Michèle Debatty (fille Debatty-Heinen) et son frère André les avaient alors connus.

Les synagogues à Spa

Un local d'abord au Salon Levooz (Vî Foxâl)², route de la Sauvenière (avant 1914), puis à l'actuel Hôtel de Ville (Grand Hôtel) puis à "la Charmille" rue du Waux-Hall, était mis à leur disposition pour y installer leur synagogue. Le dernier lieu de prière fut une salle à l'actuelle académie de musique, ancien Hôtel de Spa.

On les voyait se rendre à l'office du vendredi soir, le coussin de prière brodé sous le bras et les franges du châle de prière dépassant de leur veston. Ils fréquentaient aussi assidûment l'établissement des Bains.

L'obligation d'ablutions rituelles avec immersion complète en eau de sources (souvenir des quatre fleuves du Jardin d'Eden), a peut-être contribué à l'attachement des Juifs pour Spa. D'autres faisaient leur cure en fréquentant les "Heures Claires" à Spa, sans garantie Kasher!

² Le Salon Levooz, construit en 1785, 3^{ème} maison de jeux de Spa, appelé par les Spadois Vî Foxâl (Vieux Waux-Hall), bien que postérieur de 15 ans à ce dernier, fut démoli au début du XX^{ème} siècle pour construire la Villa du baron de Crawhez, bourgmestre de Spa de 1912 à 1932, elle aussi démolie (ndlr).



(Coll. Musée de la Ville d'eaux).

Pension de Famille A. BERTRAM
HOTEL ISRAÉLITE
Avenue du Marteau, 43 **Tél. 190**
 (Près des Bains)
 Source - Casino - Régime - Cuisine soignée - Confort
PRIX MODÉRÉS

Hôtel Israélite De Bourbon
 Restaurant de premier ordre
A. BENZEN
Rue Delhase, 23 **SPA - Téléphone 408**
 Près du Pouhon et des Bains.
 Sous le contrôle du Rabinat de Rottenberg d'Anvers

Restaurant Israélite
 Ouverture le 15 Juillet
Place Verte, 39
F. Goldstein-Bernheim.

CULTE ISRAELITE
 Synagogue (aile droite de l'école de dessin)
 Office : vendredi soir 7 heures ;
 samedi matin 9 heures.
 Pour les anniversaires de deuil, s'adr. à M.
 Leman, ministre du culte, Hôtel Hotermans.

Culte Israélite — Synagogue
 rue Dunitz. Samedi, 2 septembre, à
 10 h. de matin, messe avec prédication
 française, sujet : *L'Alliance Israélite*
Francophone

Annonces parues dans le journal « La Saison de Spa »,
 années 1905, 1920 et 1928 (Fonds Body).

Cette clientèle s'amenuisa lorsque l'état allemand par son organisme "Wiedergutmachung" cessa le financement des soins de santé pour les victimes de la Shoah et le remplacement de celui-ci par le versement d'un capital.

La création dans les villes de Mikvaot (bains rituels) a peut-être contribué au déclin de leur fréquentation à Spa.

De son côté, Israël propose des séjours de cure à la Mer Morte et autres lieux: coût peu élevé et soleil garanti.

Les derniers à fréquenter Spa furent les Hassidims portant papillotes et châle de prière en permanence.

La voix populaire dit qu'ils prennent maintenant leurs vacances dans une région germanophone où l'on voit moins de mini-jupes et autres sujets de dissipation.

Jean Henrard

N.D.L.R.: La preuve en est l'article paru tout récemment dans la revue toutes boites "Chez nous magazine" (septembre 2005): "Pourquoi les Juifs Orthodoxes apprécient-ils de passer leur vacances dans notre région?" Cet article, s'il précise effectivement la présence d'une importante colonie juive anversoise dans la région de Sourbrodt, pendant le mois d'août, ne donne cependant guère d'explications sur les motifs du choix de cet endroit.



Madame de Genlis et son élève Louis-Philippe (coll. privée).

Les deux séjours spadois de Madame de Genlis

II *Le voyage de 1787*

Au début du mois d'août 1775, Madame de Genlis avait donc quitté Spa et la maison enseignée « Au Duc de Bavière » où elle avait passé six semaines. Elle y était venue seule, vraisemblablement pour y accoucher clandestinement, ou pour se remettre de l'accouchement tout récent, d'Hermine, fille naturelle de Louis-Philippe d'Orléans.⁰

Douze années plus tard, en 1787, Madame de Genlis va revenir dans la ville d'Eaux, accompagnée cette fois de toute la famille d'Orléans.

Mais entre-temps, le statut et le rôle de Félicité de Genlis se sont profondément modifiés. Il importe, me semble-t-il, sous peine de n'évoquer qu'un nom et de donner dans l'hagiographie, de préciser ici la personnalité de Madame de Genlis.

En 1776, la « dame de compagnie de Madame la Duchesse de Chartres » est devenue la « gouvernante des princes ». Elle a alors trente ans : elle renonce à se farder et elle s'habille de noir. Fonction oblige. Cela ne l'empêche pas de poursuivre ses relations avec le duc d'Orléans et de rester aussi avenante.

En janvier 1782, nouvelle et extraordinaire promotion : elle devient « gouverneur » des princes. Promotion *extraordinaire*, parce que cette charge, au XVIII^e siècle, est traditionnellement réservée aux hommes. C'est, bien sûr, le duc, son amant, qui en a décidé ainsi, passant au-dessus de l'avis de son épouse, Louise Marie de Penthièvre. Informé de ce choix, le roi Louis XVI ne dissimule pas sa totale désapprobation: « *J'ai heureusement un Dauphin¹, on croit que Madame est grosse ; madame la comtesse d'Artois² a des enfants... Vous pouvez faire des vôtres ce qu'il vous plaira.* »³ Sous-entendu : la succession royale ne pâtira pas de votre égarement.

⁰ Louis-Philippe Joseph, duc d'Orléans, dit Philippe Egalité (1747-1793), père du futur roi Louis-Philippe (1773-1850).

¹ Le premier fils de Louis XVI, Louis Joseph de France, est né en 1781. Il mourra à Meudon en 1789.

² Le Comte d'Artois, qui régnera sous le nom de Charles X, est le frère de Louis XVI. Il s'est marié à 16 ans, en 1773, et a deux fils : Louis-Antoine, duc d'Angoulême (1775-1844) et Charles-Ferdinand, duc de Berry (1778-1820).

³ *Correspondance secrète inédite sur Louis XVI, Marie-Antoinette, la Cour et la Ville, de 1777 à 1792*, publiée d'après les manuscrits de la bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg, par M. Lesclapart, Paris, Plon, 1866— Tome I^{er}, p. 455.

Des épigrammes, particulièrement acérées, fleurissent aussitôt contre le « gouverneur » et son patron dont on n'ignore pas les liens.

En cessant d'être galante,
Quittant une douce erreur,
Genlis n'est plus gouvernante,
Mais Genlis est gouverneur.
De cette femme charmante
Plaiguez le triste destin.
C'est si sot d'être pédante,
Et si doux d'être catin !

L'histoire ne jugera pas autrement. « *Le duc d'Orléans*, écrit Lamartine en 1847, *novateur en tout, crut avoir trouvé dans cette femme le mentor de ses fils. Il la nomma gouverneur de ses enfants. La duchesse irritée protesta contre ce scandale; la cour se moqua, le public fut ébloui. L'opinion, qui cède à celui qui la brave, murmura, puis se tut.* »⁴

Ce n'est plus au Palais-Royal, résidence des d'Orléans, mais dans un pavillon, spécialement construit à cet effet dans le couvent de Belle-Chasse, rue Saint-Dominique à Paris, que madame de Genlis exerce ses nouvelles fonctions jusqu'en 1791⁵. Elle y instruit non seulement les trois princes d'Orléans (Louis-Philippe, Montpensier et Beaujolais) et la princesse Adélaïde d'Orléans, mais aussi ses propres filles (Caroline et Pulchérie), ses deux filles adoptives (Paméla⁶ et Hermine⁷) ainsi que sa nièce Henriette de Sercey, et son neveu, César du Crest. Au total, dix enfants.

Quelles qu'aient été les critiques à propos de sa nomination, il faut reconnaître que la pédagogie mise en œuvre par Félicité de Genlis a été novatrice sur bien des plans.

En effet, en cette fin du XVIII^e siècle, le modèle éducatif dominant, celui des Jésuites⁸, est singulièrement obsolète. Le latin et la rhétorique en constituent les disciplines fondamentales. Les élèves se voient donc confinés, par les textes littéraires ou historiques abordés, dans un monde romain « christianisé », très éloigné du monde réel. Les langues vivantes, les sciences, la connaissance des techniques et des métiers sont considérées comme des amusements inutiles, au regard des professions « nobles » qu'exerceront les élèves, c'est-à-dire celles du Barreau et de la magistrature. De même, la langue et la littérature françaises sont dédaignées, pour la raison que la

⁴ Lamartine, *Histoire des Girondins*, Paris, Hachette, l'urne, Jouvot, Pagnerre, 1870 — Tome I, XI, pp. 380-381.

⁵ L'été, elle emmène ses élèves au château de Saint-Léu-la-Forêt à quelque 20 kilomètres au nord-est de Paris. Le château, acquis par le duc de Chartres en 1780 était entouré d'un parc à fabriques. Le plan de Le Rouge mentionne trois petits enclos légendés « jardins des petits princes » où les enfants jardinaient sous la conduite de Mme de Genlis.

⁶ On se souviendra aussi qu'elle « adopte » Paméla le 17 avril 1780.

⁷ Adoptée le 29 septembre 1783, Hermine est très rapidement laissée par Madame de Genlis à sa fille Pulchérie (future Madame de Valence).

⁸ Ce modèle est fortement contesté, particulièrement après l'expulsion de France des Jésuites en 1762.

langue parlée est *naturelle*, donc sans difficulté, et, partant, que son étude risque de diminuer l'effort qui doit être constamment requis de la part des élèves. L'enfant n'est-il pas un petit adulte, qu'il faut soumettre et discipliner ? Il n'existe d'ailleurs pas de littérature enfantine ; l'enfant doit lire les œuvres pour adultes. L'éducation est un monde de soumission, préparant à la société où, dans les familles nobles, chacun devra se plier aux mariages d'intérêt et aux règles strictes du droit d'aînesse. Résultat : « *un vide affreux de toutes les connaissances qui peuvent former d'utiles citoyens* »⁹.

Madame de Genlis, tout au contraire, entend ouvrir largement l'esprit de l'enfant à la vie réelle et au progrès. Même si le latin et le grec gardent une place notable à Belle-Chasse¹⁰, les langues modernes, la littérature française, les sciences, les beaux-arts, l'éducation physique, les savoir-faire professionnels y sont regardés comme des connaissances et des apprentissages bien plus essentiels.

Et le gouverneur des princes, fidèle à son austère devise « *Pour éclairer, tu te consumes* », s'ingénie à ce que ces enseignements soient efficaces et elle privilégie les méthodes « actives ».

Les langues vivantes s'apprennent exclusivement par « l'immersion » : « *Je me borne, écrit-elle dans Adèle et Théodore, à lui enseigner, par l'usage seulement, les langues vivantes ; il parle déjà parfaitement l'anglais, et sait demander en allemand toutes les choses nécessaires. Il a un laquais saxon qui ne lui parle jamais français ; ainsi, il saura de l'allemand tout ce qu'il en faut pour un militaire.* »¹¹ Sainte-Beuve ajoute, qu'à Belle-Chasse, « *on dînait en anglais, on soupait en italien ; le français se parlait bien assez dans les intervalles.* » À douze ans, « *Louis-Philippe parlait quatre langues et traduisait facilement le grec et le latin.* »¹²

L'étude de l'histoire¹³, de la mythologie, des sciences exactes ou naturelles (physique, anatomie, histoire naturelle) est facilitée par des tableaux pédagogiques et des cartes de géographie qui couvrent en permanence les murs du pavillon de Belle-Chasse. Un cabinet d'histoire naturelle complète le dispositif. Pour étudier l'architecture, les élèves disposent de maisons et de palais démontables, en carton, grâce auxquels ils manipulent tous les ornements décoratifs¹⁴. Des visites de musées et de monuments parisiens, des voyages (par exemple, au Mont-Saint-Michel) concrétisent ces connaissances. De temps à autre, les élèves mettent en scène et jouent, dans le jardin de Belle-Chasse, des piécettes à sujet historique ou mythologique.

⁹ *Histoire littéraire de la France*, tome V, 1715-1794 (1^{re} partie), Éditions Sociales, 1976 ; chapitre 5 : « La pédagogie au XVIII^e siècle », p. 310.

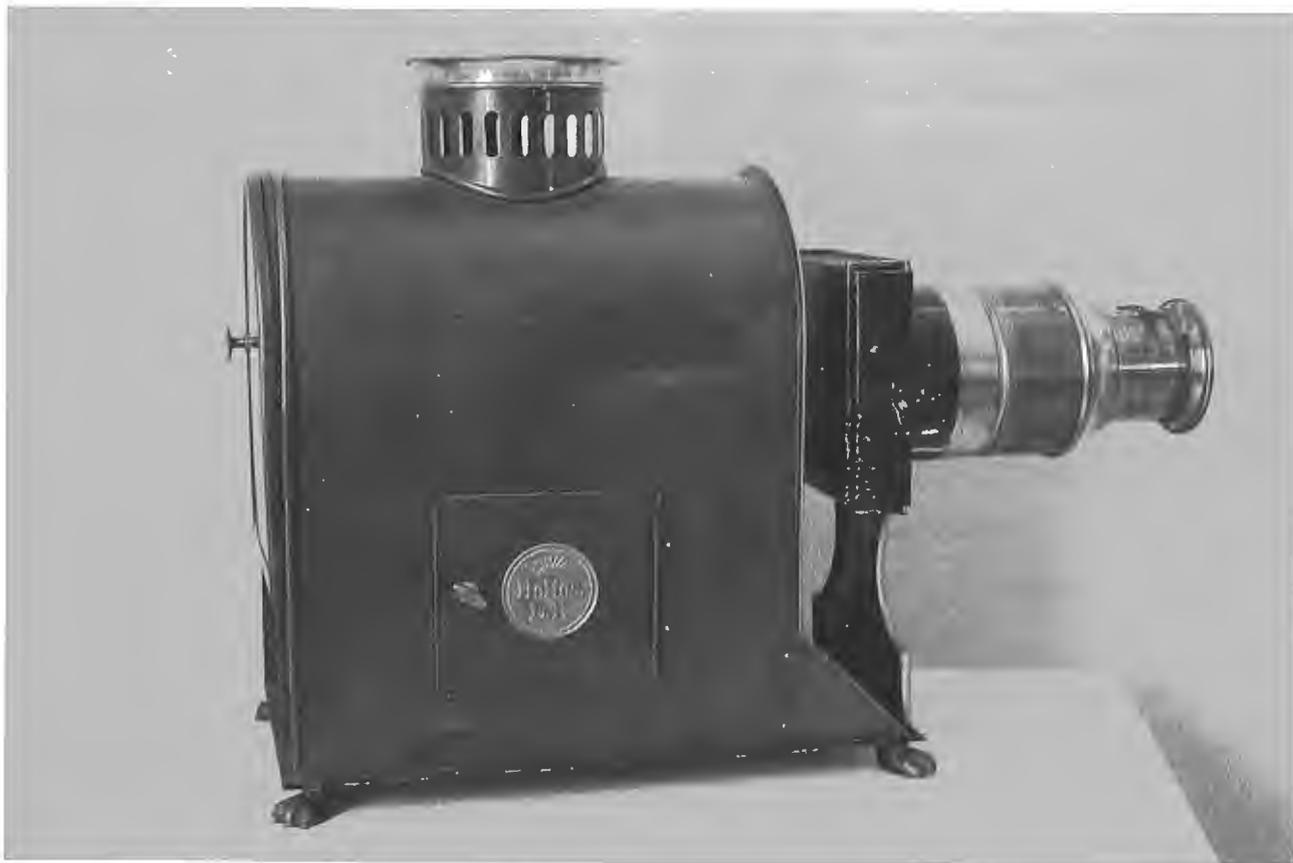
¹⁰ « *Tous me demandez si j'enseignerai le latin à mon fils ; je crois cette connaissance très utile, mais non pas indispensable, comme elle l'était il y a cent cinquante ans.* » *Adèle et Théodore*.

¹¹ Madame de Genlis, *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation contenant tous les principes relatifs aux trois différents plans d'éducation des princes, des jeunes personnes et des hommes*, M. Lambert, F.-J. Baudouin, 1782, p. 108.

¹² Broglie, p. 132.

¹³ L'histoire sainte, l'histoire ancienne, et même l'histoire de la Chine et du Japon.

¹⁴ Madame de Genlis, *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation contenant tous les principes relatifs aux trois différents plans d'éducation des princes, des jeunes personnes et des hommes*, M. Lambert, F.-J. Baudouin, 1782, p. 68.



Lanterne magique appartenant aux collections du Musée de la Ville d'eaux.



Etiquette du boîtier de la lanterne magique.

Madame de Genlis a même l'idée d'introduire une lanterne magique, considérée alors comme un instrument de divertissement, et d'en faire un outil pédagogique. « *J'ai fait faire environ quatre ou cinq cents verres qui représentent des sujets tirés de l'histoire ; nous avons la récréation de la lanterne magique, quatre fois par semaine ; je me charge de la montrer ; ce que je fais presque toujours en anglais : je donne ainsi, sans qu'on s'en doute, deux leçons à la fois ; et comme les tableaux changent souvent, je vous assure qu'Adèle et Théodore se divertissent infiniment davantage de ma lanterne magique, que les enfants qui ne voient jamais que M. le Soleil, Madame la Lune, l'enfant prodigue se ruinant avec des filles, une servante buvant le vin qu'elle a tiré, et le mitron arrachant la queue du diable.* »¹⁵ Elle charge le professeur de dessin, M. Myris de dessiner les nouveaux verres.

C'est par des exercices pratiques également que les élèves de Félicité de Genlis développent des capacités et des connaissances manuelles : ils jardinent sous la férule d'un botaniste qui leur parle allemand ; ils visitent des ateliers d'artisans et des manufactures ; ils apprennent la réalité des métiers devant des maquettes d'ateliers, réalisées au 1/8¹⁶ à leur intention. Louis-Philippe, devenu roi, reconnaîtra volontiers que Madame de Genlis avait développé chez lui une multitude d'aptitudes manuelles : « *Je sais, grâce à elle, un peu faire tous les métiers, y compris le métier de frater* . Je saigne mon homme comme Figaro. Je suis menuisier, palefrenier, maçon, forgeron.* »¹⁷

Éduquer le corps autant que l'esprit est également l'un des projets de Madame de Genlis. Avec, parfois, des excès, qui paraissent aujourd'hui assez « barbares ». Dès leur arrivée à Belle-Chasse, filles et garçons ont été chaussés de souliers à semelles de plomb avec lesquels ils doivent marcher, courir et sauter... et ces semelles sont progressivement alourdies. « *Cette semelle était d'abord extrêmement mince ; on en a insensiblement augmenté l'épaisseur. Quand M. de Chartres m'a quittée, chacun de ses souliers pesait une livre et demie... et il faisait avec ces poids des courses et des sauts et trois ou quatre lieues à pied, d'un pas très vite et sans éprouver la moindre fatigue.* »¹⁸ Mlle Adélaïde n'est pas mieux traitée : ses souliers pèsent deux livres et elle ne les ôte jamais, sinon pour danser.

Endurcir, aguerrir, c'est une obsession. Les horaires sont extrêmement sévères (lever à 6h30, coucher à 22h), tant à Belle-Chasse que lorsque la classe se déplace. Quand il en parlera avec Victor

¹⁵ Madame de Genlis, *op.cit.*, p. 68.

¹⁶ Le Conservatoire national des Arts et Métiers de Paris (CNAM) conserve, depuis 1802, treize de ces maquettes, réalisées au 1/8 par les frères Périer en 1783: l'atelier du menuisier, du cloutier, du serrurier, du fondeur en sable, du potier de terre et fabricant de carreaux; l'atelier de faïencerie, de porcelaine, de fabrication de l'eau-forte; le laboratoire de chimie

Frater : aide du barbier chirurgien.

¹⁷ Victor Hugo, *Choses vues 1847-1848* (édition d'Hubert Juin), l'olio, p. 198.

¹⁸ Jean-Jules Jusserand, *Le sport et les mœurs au XVIII^e s.*, <http://agora.qc.ca/reftext.nsf/Documents/Sport> L'auteur s'appuie sur le *Journal de l'éducation des princes (années 1787 et 1788)*, deux volumes manuscrits conservés à la bibliothèque de Chantilly.

Hugo, soixante ans plus tard, Louis-Philippe qualifiera de « féroces » les méthodes de Madame de Genlis : « *Elle nous avait élevés avec férocité, ma soeur [Adélaïde] et moi. Levés à six heures du matin, hiver comme été, nourris de lait, de viandes rôties et de pain; jamais une friandise, jamais une sucrerie; force travail, peu de plaisirs. C'est elle qui m'a habitué à coucher sur des planches.* »

Un document, *Le Journal de l'éducation des princes*, témoigne, jour après jour, des sévérités du « gouverneur ». Il s'agit d'un cahier rédigé par M. Lebrun et annoté par Mme de Genlis. Comme celle-ci ne pouvait tout prendre en charge, elle avait délégué à M. Lebrun l'éducation des enfants le matin jusqu'à 11 heures. Sa tâche accomplie, M. Lebrun avait à consigner quotidiennement dans *Le Journal* le compte rendu circonstancié des activités et des comportements de chaque élève. Une colonne laissée libre par Lebrun permettait à Madame de Genlis de porter ses réflexions et d'inscrire les sanctions éventuelles. On découvre là qu'à la moindre incartade, le fautif est mis au pain sec ! Pas drôle, quand on sait que le déjeuner n'était déjà, ordinairement, constitué que d'une pomme crue, et que le goûter n'offrait que du pain et des cerises. « *Je donne pour pénitence à M. le duc de Montpensier, parce qu'il a manqué d'application au latin et fait des rires ridicules au dessin, de manger du pain sec à déjeuner et à goûter pendant huit jours.* »¹⁹ Et si l'élève s'avise furtivement de tremper son pain dans une tasse, une nouvelle sanction tombe aussitôt : « *Un jour de plus de pain sec pour cette gourmandise.* »

« *Le duc de Chartres n'eut point de jeunesse, constate Lamartine. L'éducation supprimait cet âge dans les élèves de madame de Genlis. La réflexion, l'étude, la préméditation de toutes les pensées et de tous les actes, y remplaçaient la nature par l'étude et l'instinct par la volonté. Elle faisait des hommes, mais des hommes factices. À dix-sept ans, le jeune prince avait la maturité des longues années.* »²⁰

Les élèves, sans doute, apprennent beaucoup de choses, leur caractère se forge, mais la sensibilité et le goût, mais l'imagination ne se développent guère. Louis-Philippe sera très matérialiste. « *Sire, lit-on dans les Mémoires d'Alexandre Dumas, il y a autre chose dans la vie que l'algèbre et l'arithmétique : il y a la croyance, il y a la foi ; vous n'avez pas cru aux autres, et les autres n'ont pas cru en vous ; vous avez soufflé sur le passé, et le passé a soufflé sur vous.* »²¹ Dumas ne pardonne pas au roi Louis-Philippe d'avoir fait abattre, sans nécessité, *par pur esprit de lucre*, alors qu'il n'était certes pas dans le besoin, les arbres vénérables de la forêt de Villers-Cotterêts sous lesquels s'étaient couchés François I^{er}, Henri IV et Gabrielle d'Estrées.

¹⁹ Jean-Jules Jusserand, *op. cit.*

²⁰ Lamartine, *Histoire des Girondins*, Paris, Hachette, l'urne, Jouvot, Pagnerre, 1870 — tome 2, p. 257.

²¹ Alexandre Dumas, *Mes Mémoires*, Tome 1, Laffont, Bouquins, pp. 165-166.

Malgré ses férocités pédagogiques, la comtesse de Genlis est « adorée » par ses élèves, en particulier par Adélaïde et par Louis-Philippe. Passe pour Adélaïde qui, séparée pendant quinze jours de sa préceptrice, manque de succomber à des convulsions nerveuses. C'est une fille, diront les machos. Mais Louis-Philippe ? Des contemporains et des biographes ne manquent pas d'insinuer que cette affection ne peut s'expliquer que par les complaisances coupables qu'aurait eues Madame de Genlis pour le jeune duc²². Ce dernier, devenu roi, évoquera, en souriant, cette question avec Victor Hugo en 1847. Il avouera que, adolescent, il n'était pas insensible aux charmes de son « gouverneur », mais que celle-ci l'avait rebuté... sans aucun ménagement.

— Je n'ai jamais été amoureux qu'une fois dans ma vie.

— Et de qui, Sire ? interroge Victor Hugo

— De Mme de Genlis.

— Bah ! mais elle était votre précepteur.

Le roi Louis-Philippe se mit à rire et reprit: [...] En grandissant, je m'aperçus qu'elle était fort jolie. Je ne savais pas ce que j'avais près d'elle. J'étais amoureux, mais je ne m'en doutais pas. Elle, qui s'y connaissait, comprit et devina tout de suite. Elle me traita fort mal. C'était le temps où elle couchait avec Mirabeau. Elle me disait à chaque instant: "—Mais, monsieur de Chartres, grand dadais que vous êtes, qu'avez-vous donc à vous fourrer toujours dans mes jupons !" Elle avait trente-six ans, j'en avais dix-sept.²³

Mieux que quiconque —puisqu'il avait le témoin en face de lui—, Victor Hugo aurait pu « lire entre les lignes ». Mais non, sa conclusion est sans ambiguïté : « [Madame de Genlis] *n'avait absolument pas voulu compléter son œuvre par la suprême éducation de l'amour. Chose bizarre dans une femme si peu scrupuleuse, qu'elle ait ébauché le cœur et qu'elle ait dédaigné de l'achever !* » Gabriel de Broglie écarte ce soupçon de manière plus péremptoire encore en s'appuyant à la fois sur le *Journal*²⁴ de Louis-Philippe et sur les vifs reproches faits par Madame de Genlis elle-même, suite à des lettres exagérément tendres, dans les marges du *Journal d'éducation* qui était destiné à être lu par les familiers²⁵. Donc, une cordialité exceptionnelle à ce moment entre un maître dévoué et un adolescent qui accepte ses sévérités ; rien d'autre. Aussi ne se trompera-t-on pas en lisant plus loin, sous la plume de Louis-Philippe, dans le *Journal de voyage de Spa*, « *mon amie* » au lieu de

²² Par exemple, le peintre Myris, en 1787 (v. Broglie, p. 152-153).

²³ Victor Hugo, *Choses vues 1847-1848* (édition d'Hubert Juin), l'olio, p. 198.

²⁴ Gabriel de Broglie, *op. cit.*, p.204 (note du 22 mai 1791)

²⁵ Gabriel de Broglie, *op. cit.*, p. 192 (note du 2 décembre 1789).

Flageolets. La bergère remise à chanter la
naissance. De mon Berger-village.

Cette scène simple et charmante était charmante.

Après cela nous avons repris notre promenade
rencontrant toujours des bergers et bergères

dans une grande allée. Il y avait une escar-
pelle de fleurs sur laquelle se balançaient

des bergères. Sc. — à deux heures et trois quarts la

compagnie s'est rendue à la salle. Des re-
bottes de nous avons dit, après le dîner

des bergers et les bergères sont arrivés
avec la musique, mais les avons fait

danser et quand nous avons vu le
bal bien en train. nous les avons

quittés pour nous rendre à la salle
d'assemblée, mais y nous dansé

jusqu'à 9 heures. — ~~à~~ alors nous
avons été nous coucher. — nous avons

decidé que nous ferions une petite
fondation pour entretenir la promenade

de la bergerie, afin que le temps
ne la puisse dégrader.



Plus nous allions à Flageolet et moi dans un
village qui m'appelle monochaux dans le

Duché de Luxembourg sur la rivière d'Ardenne
les chemins sont très mauvais pour des voitures

et j'y ai été à cheval, ce village est dans
la situation. les plus pittoresques et ornées de

montagnes et de rochers, on y trouve une
immense carrière naturelle dans les rochers.

J'y suis entré avec un m. de rully et comme
il n'y avait point de flambeau près de la

porte qu'on nous a éclairés avec de la paille
et qui avait rempli la carrière de fumée.

J'y suis retourné avec un manoir et une
amie. La fumée admettait un mystère

superbe à la carrière. — cette entreprise
est dangereuse, la carrière était remplie

de pierres et de sources. Si l'on n'est
pas bien étairé le danger serait affreux, on

trouve dans cette carrière des stalactites, des
stalagmites, des colonnes naturelles, de divers

grands, il y a à l'extrémité un gouffre
en préface d'une profondeur horrible, nous

ne on en peut juger on y jettait des

« Madame de Genlis ». Celle-ci, dans une lettre du 17 février 1818²⁶ où elle quémante une faveur, rappelle d'ailleurs à son ancien élève qu'il la regardait jadis comme « *une seconde mère* »²⁷, que c'est lui-même qui lui donnait ce doux nom et qu'elle espère donc que son « *cher enfant* » n'opposera pas un refus à sa demande.

Il faut dire un mot aussi du vif attachement que Madame de Genlis manifeste à l'égard de la religion, tant dans son enseignement que dans ses écrits. Chaque jour, elle lit à ses élèves, une heure durant, des passages de la Bible. En 1784, elle se substitue à l'abbé Guyot (ulcéré de cette éviction) et se charge elle-même de la préparation de Louis-Philippe à sa première communion. Cela fait des gorges chaudes, bien évidemment, car la foi rigide, et souvent offensive, qu'elle affirme est en parfait décalage avec la vie qu'elle mène. Les Philosophes sont la cible principale de Madame de Genlis, quoiqu'elle s'en inspire largement par ailleurs. On a vu déjà, lors de son passage à Ferney en 1775, en quelle piètre estime elle tient Voltaire. Dans *Adèle et Théodore*, elle met à mal, entre autres, Jean-Jacques Rousseau, en le traitant, dès la préface, de « plagiaire » pour l'*Émile* et de corrupteur, pour les *Confessions*. C'est qu'elle a la dent très dure et une totale absence de modestie en ce qui la concerne. Pour la circonvenir, pour la faire taire, d'Alembert, poussé par Diderot, va jusqu'à lui proposer un siège à l'Académie française ; en contrepartie, elle cesserait ses sermons et ses attaques contre les Philosophes. Madame de Genlis refuse l'offre. Et la lutte devient plus âpre.

En 1787, quelque mois avant son second voyage à Spa, elle publie un livre qui est une déclaration de guerre : *La religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie ; ouvrage fait pour servir à l'éducation des enfants de S.A.R. monseigneur le duc d'Orléans et dans lequel on expose et l'on réfute les principes des prétendus philosophes modernes*. Sous un pareil titre, l'épigraphe, tirée de Massillon, est tout bonnement injurieuse : « *Il y a dans les maximes de l'Évangile une noblesse et une élévation où les cœurs vils et rampants ne sauraient atteindre* ».

Grimm réplique avec ironie à la « Mère de l'Eglise » qui appuie son apologétique sur l'ouvrage d'un obscur abbé Gauchat, et, qui combat les idées des Philosophes... en critiquant leur mauvais style²⁸. La *Correspondance secrète* rapportera un jugement tout semblable qui reflète le jugement de Versailles sur le livre et sur la prétention ridicule de Madame de Genlis :

²⁶ *Lettres à Casimir Baecker*, p. XXXV-XXXVI.

²⁷ V. les lettres inédites de Louis-Philippe à Mme de Genlis des 28 octobre et 22 novembre 1789, in G. de Broglie, *Madame de Genlis*, p. 191-192 : « *Je vous écris, mon amie, pour vous demander la permission de vous appeler maman, quand nous serons dans le tête à tête* » « *Oui, maman, votre emprise sur moi est absolue, vous ferez de moi tout ce que vous voudrez, et considérez-moi toujours comme votre fils.* »

²⁸ *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, par Grimm, Diderot, Raynal, etc., Paris, Garnier frères, 1881 — Tome quinzième, p. 32 (avril 1787).

« On rit beaucoup ici de l'ouvrage orthodoxe de madame de Sillery, qui, après avoir essayé différents genres, s'est arrêtée à celui des Gauchat et des Abraham Gauchaix. On lui reproche d'avoir mal choisi son épigraphe dans Massillon, et on lui conseille de préférer celle-ci, tirée du sermon du même orateur pour le jour de la Purification : *«Souvent, enflé de quelques lumières qu'on croit avoir puisées dans des lectures recherchées, on veut tout instruire sans connaissance, tout entreprendre sans talents, tout décider sans autorité : tout paraît au-dessous de ce qu'on croit soi-même.»*²⁹

Rien n'y fait. Elle sera toujours persuadée d'avoir « la bosse de la religion ». Des années plus tard, le savant docteur Franz Joseph Gall³⁰ la confortera, hélas !, dans cette illusion : la « grosse bosse qu'elle a sur la tête » est bien « l'organe de la religion, c'est-à-dire des sentiments religieux très exaltés, et en même temps de la persévérance » « *Cela est-il joli ?* » s'exclame-t-elle dans une lettre à Casimir Baecker, le jeune garçon qu'elle a adopté à Berlin en 1799.³¹

La sincérité religieuse de Madame de Genlis pose-t-elle question ? Quinquagénaire, elle écrira de nombreuses lettres au même Casimir Baecker. Toutes se terminent par l'exhortation : « *Honore partout et toujours la religion* » ou « *Tout pour la divine religion et ne vivons que pour elle* »³². Mais la formule apparaît parfois mêlée à des conseils fort peu chrétiens, tel celui-ci, assez cynique : « *Tâchez de tourner la tête à une riche veuve, et surtout soyez bien avec Dieu. Je vous bénis. Honorez toujours et partout la religion.* »³³ Casimir n'a pas réussi à s'imposer par la musique ; qu'il essaie donc l'intrigue. On est loin de l'épigraphe de Massillon qu'elle avait mise en exergue ! Elle pourrait cette fois s'en flétrir elle-même ! Donc, pas une foi sincère, mais un parti-pris opportuniste, une conviction « politique ». Lamartine ne se trompe pas : « *Jamais femme ne confondit si bien en elle l'intrigue et la vertu, et n'associa une situation plus suspecte à des préceptes plus austères.* »

Belle, intelligente, Madame de Genlis est une femme difficile à cerner. Faut-il, comme le fait la marquise de Créquy distinguer l'écrivaine « *gourmée, didactique et prêchante* » de la femme du monde « *bien autrement aimable et spirituelle* ».³⁴ Ne faut-il pas plutôt, avec Madame d'Abrantès, soutenir que Félicité de Genlis n'a jamais eu la moindre considération *pour personne*, malgré toutes les déclarations d'amitié et les effusions qu'elle répand sans cesse³⁵ et ne voir en elle qu'une intrigante ?

²⁹ *Correspondance secrète inédite sur Louis XVI, Marie-Antoinette, la Cour et la Ville, de 1777 à 1792*, publiée d'après les mss de la bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg, par M. Lescure, Paris, Plon, 1866— T. 1^{er}, p. 154.

³⁰ Le médecin allemand Gall (1758-1828) enseigna la phrénologie à Paris : cette « science » étudiait les fonctions du cerveau d'après la forme extérieure du crâne.

³¹ H. Japauze, *Lettres inédites de Mme de Genlis à son fils adoptif Casimir Baecker (1802-1830)*, Plon, 1902.— p. 193.

³² Henry Japauze, *op.cit.*..

³³ Henry Japauze, *op.cit.* — p. 104.

³⁴ *Souvenirs de la Marquise de Créquy*, III, chapitre V.

³⁵ Duchesse d'Abrantès, *Histoire des Salons de Paris, tableaux et portraits du grand monde*, tome II, Paris, Ladvocat, 1837 — p. 166.

Ce qui est indéniable, par contre, c'est que Félicité de Genlis n'est pas romantique pour un sou et qu'elle œuvre, dès son entrée en fonctions, à s'imposer sans partage au Palais-Royal. Elle y réussit pendant de longues années, jusqu'à l'arrivée de Choderlos de Laclos. Dans *Le Rouge et le Noir*, M. de Rênal se souvient d'avoir rencontré dans les salons de M. le duc d'Orléans, « *la fameuse madame de Genlis* ». ³⁶ Toutes les nominations passent par elle. Et elle n'oublie pas sa famille. Sa fille, Caroline, lui succède comme dame de compagnie auprès de la duchesse, et le mari de Caroline est nommé capitaine des gardes. Le frère de Félicité, le marquis Charles-Louis Ducrest, militaire et « ingénieur ordinaire du roi » ³⁷, sera Chancelier du duc. En 1780, Ducrest suggère au duc d'Orléans, financièrement mal en point à cause de ses folles dépenses (il vient, entre autres d'acquérir le château de Saint-Leu-la-Forêt), de rentabiliser les jardins du Palais-Royal en faisant construire tout autour un ensemble de boutiques. Le projet devient réalité en 1785 : « [Le duc d'Orléans] *changea les nobles et spacieux jardins de son palais en un marché de luxe, consacré le jour au trafic, la nuit aux jeux, à la débauche ; véritable sentine des vices bâtie au centre de la capitale : œuvre de cupidité que les antiques mœurs ne pardonnèrent pas à ce prince, et qui, adoptée peu à peu comme le Forum de l'oisiveté du peuple de Paris, devait devenir bientôt le berceau de la Révolution* ». ³⁸

Le duc d'Orléans accepte l'hégémonie de cette femme de tête qu'il estime. Peut-être parce qu'elle le décharge de soucis dont il n'a que faire ; peut-être aussi parce que l'omniprésence de Madame de Genlis agace son entourage et que le duc — c'est dans sa nature — aime braver ceux qui le contestent.

Une anecdote, rapportée par la *Correspondance secrète* ³⁹, peindra le caractère de Louis-Philippe d'Orléans, mieux qu'un long portrait. En avril 1781, les locataires des maisons environnant le Palais-Royal, très fâchés des transformations que le duc s'apprête à y apporter, demandent audience à ce dernier. Il fait d'abord la sourde oreille, puis, comme ils insistent, le marquis de Voyer à leur tête, il consent à les recevoir, de très mauvaise grâce : « *Après avoir fait attendre les députés très longtemps, le prince, en robe de chambre et en caleçon, est venu leur déclarer que toutes les représentations étaient inutiles et qu'il lui fallait de l'argent. M. de Voyer lui a répondu qu'il s'embarquait dans une affaire dont il ne viendrait pas à bout aussi facilement qu'il le croyait. "Nous avons, a-t-il ajouté, deux millions à dépenser" — Et moi, quatre" a répliqué le prince.* » Et, sans autre égard, il les avait congédiés.

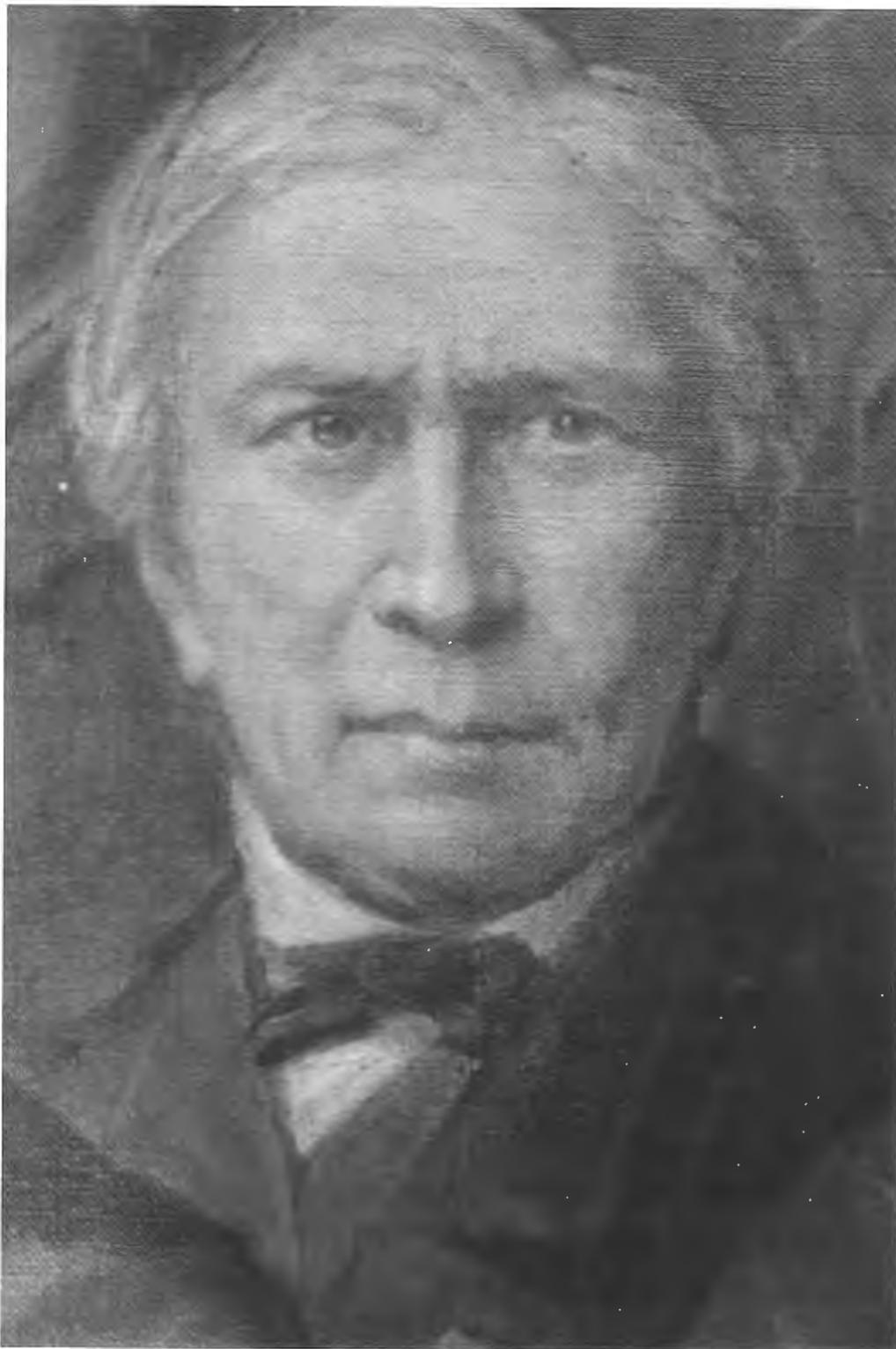
G. Peeters

³⁶ Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, I, III: « J.e bien des pauvres ».

³⁷ Broglie, p. 151.

³⁸ J. amartine, *Histoire des Girondins*, I, XI, pp. 380-381.

³⁹ *Correspondance secrète inédite sur Louis XVI, Marie-Antoinette, la Cour et la Ville, de 1777 à 1792*, publiée d'après les manuscrits de la bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg, par M. Lescure, Paris, Plon, 1866 — Tome I^{er}, p. 338, lettre XVII du 26 avril 1781.



Portrait du peintre Servais, détail d'un tableau d'Antoine Fontaine (coll. privée).

*UN ANIMATEUR COMMUNAL EXCEPTIONNEL**JACQUES JOSEPH SERVAIS**BOURGMESTRE DE SPA 1803-1872**Origines*

Sacré SERVAIS, aubergiste, né à Liège, le 21 septembre 1763, épousait le 30 novembre 1800 dans cette ville Marie-Thérèse LEJEUNE, née et demeurant à Spa le 5 février 1777.

De cette union naquit à Liège, le 30 mai 1803 (le 10 prairial an XI) Jacques Joseph SERVAIS.

J.J. SERVAIS épousa le 30 avril 1859 Pauline DELSAUX, fille de Louis DELSAUX et de Marie TOMBEUX née à Spa le 28 juin 1825 et y décédée le 28 mars 1892.

J.J. SERVAIS mourut le dimanche 18 mai 1872. Ses funérailles se déroulèrent le mercredi après-midi avec une pompe inaccoutumée et un immense concours de monde.

Sa vie, son œuvre

Sa vie fut entièrement consacrée aux arts et à sa ville d'adoption qu'il n'eut cesse d'améliorer. Très tôt la famille allait s'installer à Spa, lieu d'origine maternelle dont le charme et l'environnement allait combler le jeune garçon sensible à la nature et à ses séductions.

Au sortir de l'adolescence, Joseph SERVAIS témoignait de réelles aptitudes pour le dessin et la peinture et il fut admis dans l'atelier du peintre spadois Jacques BARTHELEMY LONGREE (1752-1828). Celui-ci l'initia à son art et aux procédés de la gouache.

Plus tard, il donna des leçons de dessins aux enfants d'un comte d'Ansembourg, qui était en villégiature à Spa et il le suivit à Bruxelles. Là il fut présenté aux membres de la famille royale et il se vit honoré du soin d'enseigner les princesses d'Orange. J. SERVAIS était loin d'être riche à cette époque. Ce fut à pied qu'il se rendit au château d'Ansembourg situé dans le Luxembourg où il devait se présenter.

J.J. SERVAIS fut également reçu aux Tuileries. Il donna des leçons de dessin et de peinture aux filles de Louis-Philippe: Louise-Marie d'Orléans, la future reine des belges, née en 1812, Marie-Christine (Mademoiselle de Valois, née en 1813) et Marie-Clémentine (Mademoiselle de Beaujolais, née en 1817).

Sa sœur habitait Spa. Elle possédait un beau talent de peintre de fleurs et il la fit venir à Paris où il ouvrit un magasin d'objets d'arts où l'on pouvait trouver entre autres des peintures et boîtes de Spa.

George SAND qui n'était pas encore connue comme romancière peignit quelques-uns de ces pittoresques "bois de Spa".

En 1834, il revint faire un court séjour à Spa où il rencontra son vieux maître LONGREE qui avait atteint quatre-vingt deux ans. Cette même année, sa collection d'ouvrages peints fut à Paris exceptionnellement accueillie.

Le Musée de la Ville d'Eaux possède dans la partie réservée aux "bois et jolités de Spa" un très joli pêle-mêle qui représente en son centre la source de la "Sauvenièrre" entourée par deux médaillons de fleurs de chez nous (myosotis, pensées, églantines, pétunias) et dans le bas de cet ouvrage l'entrée du parc de Sept Heures.

La sœur de J.J. SERVAIS mourut en 1839, il avait alors trente six ans. Cet événement familial l'affecta et il décida de rentrer dans sa patrie. Il se fixa à Spa le premier mai 1842 après avoir liquidé ses diverses obligations et remis son magasin.

J.J.SERVAIS pensait depuis longtemps à faire profiter sa ville d'adoption, d'innovations heureuses qu'il avait conçues au cours de sa vie. Pour défendre ses idées, il lui fallait une tribune publique et un journal.

Son intelligente activité au sein des commissions scolaires et autres, sa présence agissante dans tous les endroits où il voyait quelque chose de bien ou de beau à réaliser, en firent un "chef de file" et lui assurèrent l'une, tandis que l'amitié éprouvée de Félix DELHASSE lui permit de fonder l'autre.

Il fut chargé en 1848 de représenter les électeurs du canton de Spa au Conseil provincial et il fut aussi élu conseiller communal. Son nom figure déjà en qualité d'échevin dans le Rapport communal de 1849.

Voici quelques belles réalisations administratives et urbanistiques dont il fut le promoteur et l'animateur ardent et désintéressé:

En 1843, sous les auspices du bourgmestre Th. Fr. HAYEMAL (1836-1848), il organisa *l'école de peinture* sous la direction de DELVAUX. Edouard DELVAUX (1806-1861) laissa de nombreuses œuvres. Le musée de Spa possède de lui "La promenade de Sept Heures" avec ses ormes et tilleuls géants qui montre ce qu'était en 1850 l'allée centrale de notre parc.

L'école de peinture devint l'Académie Spadoise des Beaux-Arts, établie en 1847, dans une des salles de l'étage de l'ancien monument du pouhon Pierre le Grand.

Cette même année eurent lieu les premières expositions locales de peintures.

CHANGEMENT DE DOMICILE.

près le Boulevard, Rue S^t Denis, n^o 374.
Cour S^t Chaumont.

SERVAIS, Breveté.

*Peintre de fleurs sur Albâtre verni, de L. L. M. M. la Reine des Français
la Reine des Belges et de L. L. G. G. R. R. Madame la P^{re}
Sodélaide et Madame la D^{uch}esse d'Orléans.*

Fabrique et Magasin spécial.

Les Peintures des Objets exposés, sont faites par
M^r. & M^{lle} Servais, son Elève.

ARTICLES D'EXPORTATION.

Lith. Gulléris, Passy, Paris.

*Vernis
particulier pour
les Albâtres.*

*Vernis
à Magasin de
Bois de Spa*

*Albâtre peint
et monté sur Velours.
Bois des Isles
en Bronze*

*Objets préparés
que l'on se charge de
venir et monter pour
les Amateurs*

Brevet décerné à Jacques-Joseph Servais (coll. privée).



Pêle-mêle réalisé avec des œuvres de J.-J. Servais
(coll. Musée de la Ville d'eaux).

En 1846, à l'extrémité supérieure de la Heid FANARD, où l'on érigea en 1909 un pavillon à la mémoire du poète Félix BERNARD: *"création du point de vue enchanteur" ainsi que de deux petites promenades reliant l'avenue REICKEM à cet endroit d'où l'on découvre presque toute la vallée de Marteau et les environs de Spa, du Vieux-Pré aux Hautes Fagnes.*

En 1849, J.J. SERVAIS fit tracer et exécuter *la promenade des "artistes" dans le vallon de la "Picherotte"*.

Sous son premier échevinat (1849-1852), d'importants travaux furent exécutés notamment à Barisart, *par l'embellissement du parc et des alentours, par l'aménagement de la fontaine. La promenade d'Orléans fut prolongée. En 1852, l'on établit les premiers trottoirs de la ville et le voûtement du Wayai et de l'eau de Barisart dans leur traversée de Spa.*

En 1853, J.J. SERVAIS, jamais à court d'idées, fonde le "Nouvelliste de Spa". Il faut, écrit-il, *"piquer la curiosité des étrangers, mais ce journal n'est pas politique et ne s'occupe pas de questions religieuses"*.

J.J. SERVAIS écrivit de nombreux articles dans le "Nouvelliste de Spa". Il fit de multiples démarches auprès des autorités politiques et administratives de la province, usa largement de la grande influence que possédait Félix DELHASSE dans certains milieux bruxellois, pour que la *ligne de chemin de fer projetée entre Pepinster et Spa* fut établie de façon à servir au mieux les intérêts généraux de la population. Il remua ciel et terre et la ligne de chemin de fer Pepinster-Spa fut construite en 1854, la gare édiflée au lieu dit "Les Echesses" et non, comme le voulaient certains opposants au projet, sur l'emplacement de l'hospice Saint-Charles. Cette solution logique permettra, dix ans plus tard, de prolonger la voie vers Trois-Ponts, sans avoir à traverser le centre de la ville d'eaux.

De plus, au coude de Marteau, la ligne ferrée sera tracée à gauche du Wayai et non à droite, ce qui aurait eu pour effet de détruire complètement cette avenue unique d'entrée de Spa.

On le voit, la vie publique de Joseph SERVAIS s'est écoulée à l'époque où Spa transformait radicalement son aspect séculaire.

Cet administrateur remarquable, qui portait un profond amour à sa ville natale, consacra toute sa vie et usa sa santé à l'embellir.

De nombreuses constructions s'édifièrent sur les chemins reliant les deux agglomérations spadoises et la soudure s'établit entre le Nouveau Spa confiné jusqu'aux alentours du Pouhon et le Vieux Spa éparpillant ses bâtisses rustiques sur les bords du ruisseau de Barisart.

En 1855, J.J. SERVAIS fut réélu conseiller communal.

En 1858, il fut de nouveau échevin et il traça lui-même les plans de *la promenade de Barisart à la source de la Géronstère qui fut baptisée du nom de Meyerbeer.*

Il dirigea également l'exécution des travaux et, dans le courant de l'année 1861, le pittoresque sentier fut inauguré.

Ce fut également cet homme dynamique qui créa l'importante artère qui est pour Spa *le boulevard des Anglais*. Il fit également creuser un puits artésien à la source Marie-Henriette.

C'est par un arrêté royal du 14 juillet 1862 que notre "enfant du pays" fut nommé bourgmestre de Spa et il le resta jusqu'en 1869.

Cette période lui permit de parfaire son œuvre en provoquant la construction de *l'établissement des Bains qui fut inauguré le 15 août 1868.*

Cet établissement thermal de style renaissance française était équipé de toutes les techniques de pointe de l'époque.

Il fut édifié dans l'endroit dénommé le "Vesque-prei", le pré de l'Evêque, c'est-à-dire dans une propriété ayant appartenu, sous l'ancien régime, à la mense épiscopale, et qui appartenait alors au Docteur LEZAACK, lequel y possédait une villa adossée à ce que l'on appelle aujourd'hui la rue Servais et qui était précédée d'un grand jardin arboré et entouré d'une grille à front de la place Royale.

A l'époque, il était l'un des plus beaux édifices de Spa. Sa construction entraîna une dépense de 1.500.000 francs, somme énorme pour cette période.

L'imprimerie GOFFIN publia en 1871 un petit livret intitulé "enquête sur la construction du nouvel établissement des bains de Spa".

"Rapport présenté par les experts nommés en vertu d'une décision du Conseil Communal" (séance du 19 mars 1870).

Ce rapport reprend d'une manière très détaillée l'étude des nombreuses adjudications des différents corps de métiers.

Exemple: cinquante baignoires en cuivre auraient coûté à cette époque 25.000 francs.

J.J. SERVAIS représenta le canton de Spa au Conseil provincial de Liège pendant près d'un quart de siècle (de 1848 à 1872). Il fit preuve de beaucoup d'assiduité aux séances, malgré parfois de grandes difficultés de déplacements. Ses interventions en ce qui concerne plus spécialement Spa, se firent surtout dans les questions suivantes:

les fermiers des barrières (portes d'entrées de Spa),

les agents forestiers,

les commissaires voyers,

l'architecte provincial,

la commission médicale,

l'administration locale,



Façade de l'établissement des Bains avec le médaillon Servais (coll. Musée de la Ville d'eaux).

les concours agricoles,
 les plantations de résineux,
 les systèmes de drainage,
 les dépôts de mendicité,
 les routes et les voies ferrées.

Comme signalé au début de cet article, J.J. SERVAIS mourut le 18 mai 1872.

Le *Mémorial de Spa* imprima les lignes suivantes dans son numéro du 25 mai 1872: "*Bien qu'il ait été notre adversaire politique, nous reconnaissons que Monsieur J.J. SERVAIS avait beaucoup de bonnes idées et qu'il a rendu de grands services à la ville de Spa surtout en ce qui concerne la dotation des jeux.*"

Ce journal faisait allusion à la prolongation de la concession des jeux que J.J. SERVAIS, alors échevin, obtint du gouvernement en 1858, ainsi qu'une ristourne de 20% des bénéfices nets sur les jeux. En outre, 5% étaient prélevés pour les établissements de bienfaisance de Spa et la ville devenait propriétaire du "Waux-Hall" et de ses dépendances.

Par un incroyable retour des choses, le bourgmestre SERVAIS buta finalement contre l'ingratitude et l'incompréhension systématique des électeurs de son temps. Alors que son œuvre le rendait digne de la considération respectueuse de ses concitoyens, il fut contraint de s'effacer devant une opposition partisane acharnée.

Souvenirs...

Le nom de "J.J. SERVAIS 1846" est gravé dans le marbre du monument "Aux créateurs des célèbres promenades de Spa (au fond du parc de Sept Heures) réédifié en 1900 par "*Spa Attractions*" sous la présidence du comte Horace Van der Burch.

C'est également à l'intervention de "*Spa Attractions*" et de la Commission des Beaux-Arts que la plaque-médaille en bronze destinée à perpétuer le souvenir des bienfaits accomplis par ce grand magistrat communal, fut encastrée dans la balustrade extérieure de la terrasse de l'Etablissement des bains, au-dessus des enrochements de la cascade.

Ce médaillon inauguré en 1914 est l'œuvre du statuaire liégeois Hippolyte le Roy et l'exécution de la pierre qui le porte est l'ouvrage du sculpteur Nicolas Hault, de Stavelot.

Aujourd'hui, ce magnifique médaillon est hélas réduit à sa plus simple expression, en effet il ne reste que le profil gravé car les sculptures de pierre qui l'entouraient ont disparu...



*Madame Jacques-Joseph Servais, née Pauline Adelaene
a la douleur de vous faire part de la perte cruelle qu'elle
vient d'éprouver en la personne de son époux,*

MONSIEUR

JACQUES-JOSEPH SERV AIS,

CHEVALIER DE L'ORDRE DE LÉOPOLD, CHEVALIER DE LA COURONNE DE CHÈNE,
ANCIEN BOURGMESTRE DE SPA,
CONSEILLER PROVINCIAL, CONSEILLER COMMUNAL,
PRÉSIDENT DU COMITÉ CANTONAL DES ENFANTS ABANDONNÉS, ETC.,

*Lequel, après une longue & pénible maladie, s'est éteint
avec résignation, est pieusement décédé aujourd'hui, à 10 heures
& demie du matin, dans sa 70^{me} année, muni des Sacraments
de la Religion.*

Elle le recommande à vos pieux souvenirs.

Spa, le 19 Mai 1872.

Son enterrement aura lieu Mercredi 22 courant, à 2 heures et demie de relevée.
Ses obsèques solennelles seront célébrées dans l'église paroissiale de Spa, le
Mardi 28 courant, à 10 heures du matin.

Spa, imp. V. P. Bourdoux.

Une promenade rappelle le souvenir de ce grand bourgmestre. Elle se nomme "*La feuillée Servais*". Elle part de l'avenue Princesse Clémentine et aboutit au Golf club des Fagnes. Cette feuillée est un charmant sous-bois propice à la méditation. Le sentier gagne en hauteur et encadre une large vallée peuplée de futaie le tout animé par le murmure du Petit Ru de Chawion dont les eaux alimentent l'étang du Chawion.

On retrouve également le souvenir de J.J. SERVAIS à Spa où une rue porte son nom. *La rue Servais*, qui met en communication le Vieux-Spa et le Nouveau-Spa, de la rue Dr H. SCHALTIN (anciennement rue d'Amontville) et la place Verte, a été placée sous le patronyme du grand gestionnaire que fut J.J. SERVAIS. Elle a été ainsi une signification symbolique qu'il eut été opportun de rappeler dans la légende bien trop laconique de la plaque indicatrice.

Voici, en un résumé bien modeste mais qu'il me semblait important d'évoquer en cette période de grand changement dans notre ville, la vie de J.J. SERVAIS.

Son monument funéraire se trouve dans le cimetière de Spa. Il a la forme d'un obélisque. Les mentions suivantes y sont gravées:

*A la mémoire de J.J. SERVAIS
Chevalier de la Couronne de Chêne
Et de l'ordre de Léopold
Conseiller provincial
Bourgmestre de Spa
Epoux de Pauline DELSAUX
Né à Liège le 6 mai 1803
Décédé à Spa le 19 mai 1872
Priez Dieu pour son âme.*

Remarque: une discordance existe entre la date de naissance et la date de décès:

Pour G.E. JACOB, J.J. SERVAIS est né le 30 mai 1803. Sur le monument funéraire, J.J. SERVAIS est né le 6 mai 1803.

Pour G.E. JACOB, J.J. SERVAIS est décédé le 18 mai 1872. Sur le monument funéraire, J.J. SERVAIS est décédé le 19 mai 1872.

Mes sources:

"Rues et promenades de Spa", G.E. JACOB.

Guide illustré des promenades pédestres par P. Lafagne (éditions De Boeck).

Joseph SERVAIS, un grand mandataire public spadois par G.E. JACOB (éditions J'ose).

Fonds BODY, "enquête sur la construction du nouvel établissement des bains de Spa", 1871, imprimerie J. GOFFIN.

"Les pierres qui parlent", 1976, P. LAFAGNE.

G. HEUSE.

« Week-end du bois » au Musée de la Ville d'eaux

Les 15 et 16 octobre derniers, à l'initiative de Valbois, Ressources naturelles, c'est toute la filière du travail du bois qui était mise en lumière durant tout un week-end.

Subsidé par des fonds européens, ce – vaste - programme a pour quadruple objectif de faire découvrir ou redécouvrir la forêt, ses activités, ses produits, ses métiers, de valoriser les usages du bois et promouvoir ses différentes utilisations auprès du grand public, de promouvoir une image moderne et humaine du bois et de sa filière et, enfin, de sensibiliser les jeunes aux savoir-faire et aux métiers de la forêt et du bois.

Les 123 participants étaient répartis en cinq thèmes distincts dont un, intitulé « Bois, culture et légendes », dans le cadre duquel le musée de la Ville d'eaux proposait la visite guidée de l'exposition permanente consacrée aux jolités. En outre, six artisans en Bois de Spa, tourneurs, décoratrices et vernisseur, ont travaillé devant un public malheureusement venu trop peu nombreux pour profiter de cette animation exceptionnelle.

Ce week-end médiatique avait pour but ultime le lancement du concept touristique des « Routes du Bois » dont nous aurons probablement l'occasion de vous reparler.



Artisans au travail pendant le week-end du bois

A l'Yser...

Quelques nouvelles venues de Spa...

Pendant la Grande Guerre, en 1915, deux Verviétois ont décidé de rédiger et de diffuser un "Journal de tranchées", feuillet essentiellement d'information. Ils l'ont intitulé "Vervi Vola" et destiné aux militaires de la région verviétoise qui se trouvaient au front et ailleurs. L'un des promoteurs était l'abbé René Ancion, vicaire à Stembert puis à Verviers Sainte-Julienne; d'abord brancardier au train sanitaire, il vint échouer à Calais où il mènera de front son office d'infirmier à l'hôpital et de vicaire à Notre-Dame. L'autre, Adolphe Bocquiau, en religion Frère Adolphe des Ecoles Chrétiennes, brancardier. Ensemble, ils ont fondé à Calais un petit cercle verviétois qui eut grand succès; ensemble, ils ont ensuite, dans "Vervi Vola" N° 1, défini leurs objectifs.

Aux Verviétois et à ceux des communes voisines, leur apporter des nouvelles du pays, resserrer les liens de cordiale fraternité qui doivent unir les enfants du même sol, rendre faciles les communications avec les familles, voilà ce que voudrait faire le modeste organe "Vervi Vola". (15 septembre 1915)

Tous connaissaient les bureaux de la Rédaction: c'est là que chaque soir, les bons camarades venaient fumer leur pipe, causer du pays, apporter les nouvelles qu'on en apprenait d'autres; on confiait à l'abbé mille demandes; on lui écrivait mille lettres et l'abbé écoutait tout.

René Ancion priait ses frères d'armes de l'aider:

N° 6 - *Nous faisons un pressant appel à tous les camarades pour qu'ils veuillent bien nous communiquer les nouvelles du pays dont ils auraient connaissance, surtout par ces temps de disette. Nous comptons aussi sur leur concours pour nous fournir les noms des braves tombés au champ d'honneur avec indications des dates et de l'endroit de sépulture, ainsi que les noms des soldats verviétois qui seraient l'objet de distinctions honorifiques.* (Fin décembre 1915)

N° 29 - *C'est un devoir pour tous les camarades qui ont la bonne fortune de recevoir des nouvelles de Verviers et de la région de les communiquer à "Vervi Vola". La Rédaction demande également des vues du Pays.* (Décembre 1916)

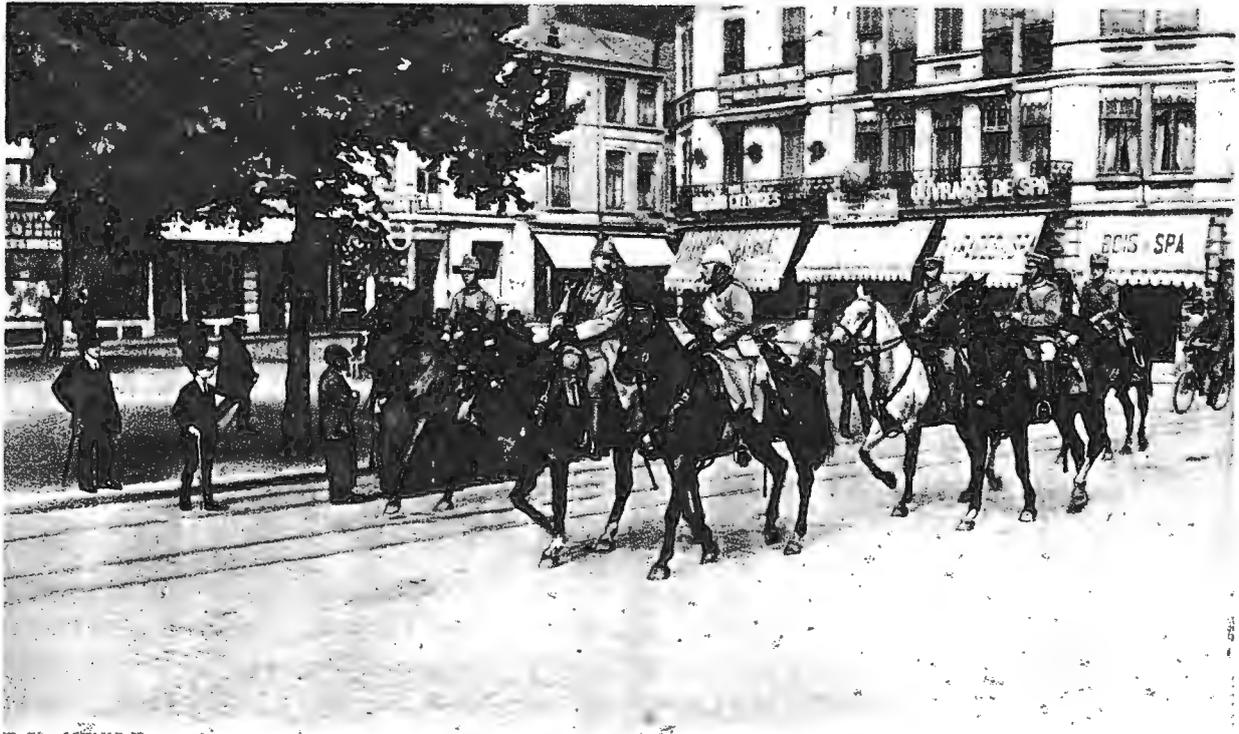
Des lettres, l'abbé Ancion extrayait les nouvelles susceptibles d'intéresser les combattants, tandis que le frère Bocquiau les transcrivait d'une très fine écriture sur une feuille pliée en deux. Soixante six numéros de "Vervi Vola" vont paraître sur quatre pages, tous les quinze jours [à peu près...], depuis septembre 1915 jusqu'à l'Armistice. Tiré à 75 exemplaires lors du premier numéro, le petit journal est diffusé à 2700 exemplaires en 1918. Le N° 1 fut reproduit avec un duplicateur; à partir du n° 8, avec une Rota; les deux derniers ont été imprimés chez Joseph Hidé, à Calais.

Quand les éditeurs parlaient de "la région verviétoise", ils privilégiaient évidemment la cité lainière; cependant ils n'ont pas oublié les localités voisines (Ensival, Stembert, Dison, Petit-Rechain, Dolhain, Theux, ...) Quand des nouvelles à propos de celles-ci leur étaient transmises. C'est ainsi que quelques renseignements concernant Spa se trouvent dans "Vervi Vola". Nous les avons repris et les livrons à la curiosité des lecteurs. Ils verront ainsi ce que les Spadois au front de l'Yser pouvaient apprendre de la vie de leur localité. C'est proportionnellement peu de chose quand on le compare à ce que l'on découvrait sur la vie à Verviers, mais pour qui était sans nouvelles, ces menues informations étaient un réconfort.



7. Spa Le " Nivezé Farm „. Bureaux du Grand Quartier général allemand

(Coll. Musée de la Ville d'eaux).



55. Guerre 1914. — LE PRINCE DE WURTEMBERG A SPA.

" Ed. Pays de France "

(Coll. Musée de la Ville d'eaux).

Les sujets abordés avaient trait d'abord à l'existence quotidienne (Ravitaillement, prix des denrées, secours, théâtre, sport, décisions des Allemands, déportations, affaires de justice, nécrologie); certes ces nouvelles n'étaient pas de première fraîcheur: elles étaient parfois rapportées par des évadés, mais, le plus souvent, elles étaient extraites de lettres parties de Verviers et qui avaient transité par la Hollande. D'où des retards par rapport à l'actualité. Le fait importait peu: les soldats n'étaient plus complètement coupés de leur environnement d'avant-guerre. Mais il était aussi question de circonstances de leur vie des combattants (tués, décorés, évadés, prisonniers, promotions, œuvres, mariages et naissances...)

N° 22- *Huet Albert, de Spa, B 137, tué le 1^{er} juillet. (15 Août 1916)*

N° 41 - *On demande des nouvelles de Mathieu Antoine de la rue des Ecomines à Spa et de Mr Nicolas et Arthur Corbillon de la rue Cockerill à Spa pour leurs familles (à Charles Baiwir C 219, 1^{ère} cie). (Juin 1917)*

N° 47 - *Les soldats de Spa et environs peuvent s'adresser à Ch. Baiwir caporal,. D 266, 1^{ère} cie, pour avoir les renseignements nécessaires à l'expédition de correspondances vers cette région. (Septembre 1917)*

On y trouve enfin des notes de folklore, des poèmes et chansons, des lettres reçues de personnalités politiques, des appels venus de la rédaction ...

N° 54 - Emile Counson se souvient dans son article "On volait à Malchamp" du meeting d'aviation de 1909. (Voir notre article paru dans le n° 95 d'*Histoire et Archéologie Spadoises* de septembre 1998, p. 102-104).

Qu'apprend-on des conditions d'existence des Spadois ?

N° 34 - *Le patriotisme se maintient toujours au niveau des premiers jours de la guerre; on ne veut pas de paix sans victoire, peu important les souffrances. Bref le moral des populations de Verviers, Spa et environs est fort consolant. (Février 1917)*

N° 38 - *La vie est toujours très chère et difficile; à la campagne, la situation se présente dans de meilleures conditions. Il y a des Boches à Spa où se trouve un dépôt de convalescents; ils réquisitionnent tout ce qu'ils peuvent pour leur nourriture. Quelques habitants ont été déportés en Allemagne. (Avril 1917)*

N° 50 - *La vie est chère et le ravitaillement difficile quoique assuré. Les Allemands interdisent aux habitants de sortir de la ville pour se ravitailler à la campagne. Le moral est toujours excellent. Les œuvres pour les prisonniers de guerre contribuent à donner de splendides résultats. (Décembre 1917)*

N° 64 - *Spa est entièrement occupé non seulement par des malades ou des convalescents comme au début de la guerre mais par toutes les grandes familles princières et même par la famille impériale. Nivezé a été évacué pour leur faire place. Les familles Peltzer ont dû quitter leurs propriétés pour ces Messieurs. Madame Peltzer de Clermont désirant mettre à l'abri quelques tapisseries de valeur les avait enlevées; elle a dû les remettre en place l'après-midi du jour où on les avait remisées... Si même l'inventaire des propriétés a été fait, on déplace sans scrupules les mobiliers d'une propriété à l'autre suivant la fantaisie des occupants.*



◀ *Etat du Casino en février 1917
après l'incendie
(coll. Musée de la Ville d'eaux).*

▼ *Mobilier sauvé des flammes et
entreposé sur la place Royale
(coll. Musée de la Ville d'eaux).*



A partir de 6 heures, les habitants qui séjournent encore à Spa doivent être rentrés jusqu'au lendemain matin à 6 heures et ne peuvent sortir sous aucun prétexte. Ils sont soumis à une sévère surveillance et ont une vie très triste. (Été 1918)

Parmi les faits divers, ont été relevés:

L'incendie du Casino

N° 34 - *La nuit du 5 au 6 Février (1917), le Casino de Spa et ses salles de fêtes ont été détruits par un violent incendie. On a dû réquisitionner les pompes de Verviers, de Liège et d'Aix. (15 Février 1917) - [Selon les notes du journaliste Joseph Bronckart, elles n'ont pas eu à fonctionner.]*

Les dégâts sont relativisés dès le numéro suivant:

N° 35 - *L'incendie du Kuursaal n'a pas atteint les proportions qu'on avait craintes d'abord. Les experts n'ont en effet évalué les dégâts qu'à 700.000 frs, ce qui est encore très grave sans doute. Ce chiffre démontre néanmoins que beaucoup a été sauvé. Le feu prit dans la pâtisserie du salon de consommation et le désastre s'étendit jusqu'au Bodega voisin du café Hotermans bien connu de tous les habitués de la cité balnéaire. (1 Mars 1917)*

La circulation du tram Verviers-Spa. D'août 1914 à novembre 1918, Joseph Bronckart revient régulièrement sur les conditions du fonctionnement de celui-ci.

N° 4 - *Les Boches et le tram Verviers-Spa (Histoire véridique)*

Depuis un certain temps, MM les officiers boches se rendaient souvent à Spa, lieu de villégiature qu'ils trouvaient charmant d'autant plus que l'excursion se faisait en tram sans bourse délier. Tout a une fin en ce bas monde. La Kommandantur ayant exigé que chaque citoyen s'éloignant de plus de cinq kilomètres de sa demeure soit muni d'un passeport dont coût: un franc, les bourgeois décidèrent de ne plus sortir de chez eux. Du jour au lendemain les trams roulaient à vide entre Spa et Verviers, ce qui ne manqua pas de déplaire à l'administration de la dite Société. Aussi résolutive de supprimer le service inutile du reste. Vif émoi dans la bocherie ! M.M. les officiers allèrent se plaindre en haut lieu. Eh quoi! Supprimer l'unique distraction qu'ils pouvaient s'offrir à l'œil! C'était presque un attentat. Après plusieurs entrevues, on se mit d'accord. Il fut décidé que le service du tram serait rétabli et que les civils qui useraient de ce genre de locomotion pourraient voyager sans passeport. Toutefois pour se rendre à Spa à pied, en vélo, en voiture ou en brouette, celui-ci serait encore exigé. MM le Boches sont gens pratiques !! (15 Novembre 1915)

N° 35 - *Le vicinal Spa-Verviers roule régulièrement. (Mars 1917)*

Avec l'arrivée du Kaiser et du Grand Quartier Général, l'organisation a changé:

N° 63 - *Des pierres ayant été posées sur les rails du tram Verviers-Spa, les communes de Heusy et de Polleur ont été punies. Le couvre-feu est sonné à 7 heures et les notables ont à monter la garde nuit et jour le long de la voie ferrée entre Polleur et l'avenue Hanlet à Verviers. (Été 1918)*

N° 64 - *Le tram faisant le service entre Verviers et Spa change de conducteur à Balmoral. C'est un militaire allemand qui en prend la direction dès cet instant et tous les civils belges doivent descendre du tram à cet arrêt. (Été 1918)*

Divers:

N□ 15 - *Tout va bien au Grand Bazar de Verviers que dirige toujours Mr Malherbe. Une succursale est depuis quelque temps ouverte à Spa.* (Mai 1916)

N□ 23 - *D'une lettre récente: M. l'abbé Cormeau, vicaire à Ensival, est nommé curé à Nivezé lez Spa.* [Il sera curé de Theux de 1926 à 1948]. (Septembre 1916)

N□ 29 - *Les Boches ont créé 600 chômeurs du fait qu'ils ont ordonné la cessation des travaux d'édification d'un aérodrome à la Sauvenière.* (Décembre 1916)

N□ 36 - *Les sports athlétiques sont également très en honneur: il y a eu plusieurs réunions Verviers-Spa et Verviers-Liège. Les résultats enregistrés ont été assez bons, principalement dans les relais où en 800 m, l'équipe du C.S.V. bat Spa en 1 m 39 et en 3000 relais où elle bat les équipes liégeoise et spadoise en 6 m 56 sec 1/5.* (Mars 1917)

La rubrique "Nécrologie" est peu fournie:

N□ 20 - *La mort de M Charles Brossel, juge de paix du canton de Spa, chevalier de l'ordre de Léopold, dont les funérailles ont eu lieu le 3 juillet. Un des fils du défunt est actuellement sous les drapeaux.* (15 juillet 1916)

N□ 25 - *Décès de Mr. François Germeau, hôtelier de Sart-lez-Spa.* (Octobre 1916)

N□ 38 - *Décès de Mr Alfred Lieutenant, 59 ans, industriel, inhumé à Spa.* (Avril 1917)

N□ 50 - *On annonce la mort de Mr Guillaume, père du médecin et du pharmacien et grand-père du sous-lieutenant Charles Guillaume, brancardier aux trains sanitaires.* (Décembre 1917)

Dans l'avant-dernier numéro de "Vervi Vola", un fait bien antérieur (il date de la fin juillet 1915) est raconté:

N□ 65 - *Un incident assez intéressant arrivé à Theux et à Spa en 1915. Certains fraudeurs belges faisaient passer la nuit des chevaux belges en Allemagne, moyennant un gros profit. La population indignée de Theux, Spa, Verviers est allée les attendre à la frontière, la nuit, et les a assommés à coups de gourdin, les chevaux en ont profité pour prendre le large. A la suite de ce fait, Theux, Spa et certaines communes limitrophes à Verviers ont été sévèrement punies et ont dû payer une amende.* (Octobre 1918) - Tandis que les Spadois devaient rentrer à leur domicile pour 8 heures du soir, les Theutois avaient la même obligation mais avancée à 7 heures; à Theux, tous les cafés devaient rester fermés pendant quinze jours. (Notes de J. Bronckart)

11 Novembre 1918 : l'Armistice est signé. Les combattants spadois regagneront petit à petit la ville d'eaux et y prendront connaissance de ce qu'a vraiment été l'existence de leurs concitoyens pendant la Grande Guerre...

A. DOMS

NOTES SUR SPA (suite)

LES AMUSEMENS DES EAUX DE SPA

Les éditions Culture et Civilisation ont procuré en 1975 une reproduction anastaltique des deux volumes de l'édition des *Amusemens des eaux de Spa*, ouvrage paru en 1735 et qui se dit utile à ceux qui vont boire les eaux minérales sur les lieux.

Il s'agit de la deuxième édition de ce livre, complété par rapport à la première édition de 1734, enrichi de tailles douches représentant les vues et perspectives du bourg de Spa, des fontaines, des promenades et des environs.

L'auteur, resté anonyme, écrit que ceux qui veulent faire le voyage trouveront dans son livre un plan d'amusement agréable sur la manière de prendre les eaux, le régime des buveurs, la liberté des étrangers, le goût et la variété des plaisirs et l'ordre des promenades. Il ne s'est pas borné à la seule description du bourg de Spa, mais il décrit également la fameuse cascade de Coö et les bains de Chaudfontaine. En ce qui concerne les histoires et anecdotes concernant les aventures ou les amours de ceux dont il était question dans la première édition de son livre, il écrit qu'il en a déplacé la scène et changé la qualité des personnes et la date des événements pour les rendre méconnaissables.

Si ces anecdotes et les aventures galantes du baron de P. ou le prétendu comte de L. ont pu à l'époque captiver les lecteurs des *Amusemens*, elles n'ont plus pour nous qu'un intérêt relatif. Pour les lecteurs d'aujourd'hui, le principal intérêt de ce livre, qui n'a pas peu contribué à faire connaître en Europe le nom de Spa, car il a été traduit en néerlandais, en anglais et en allemand, est surtout de nous donner des détails précieux sur l'activité et les préoccupations des étrangers venus de si loin prendre les eaux.

A cette époque, la chaussée menant à l'entrée de Spa n'existait pas encore, les chemins venant de Liège ou d'Aix-la-Chapelle étaient rudes et très incommodes, bien que traversant des paysages où les gorges des montagnes offraient parfois de beaux points de vue.

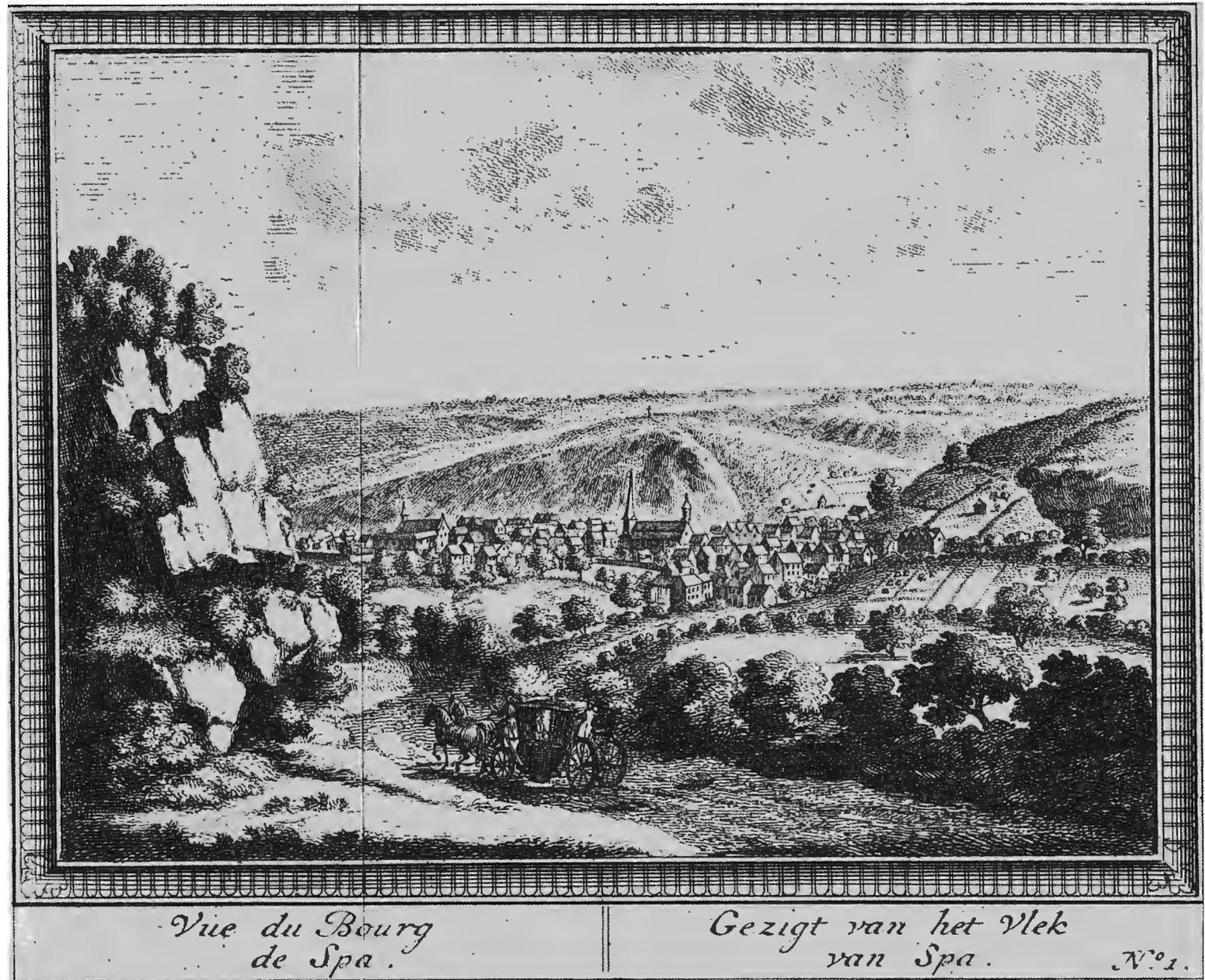
Le bourg de Spa est bâti dans le fond d'un vallon resserré par des montagnes qui le pressent de tous côtés. A l'entrée du bourg, les masures que l'on nomme le Vieux Spa sont habitées par de pauvres gens qui lâchent sur les étrangers des essaims d'enfants pour leur arracher quelque argent à force de cris et d'importunités.

La pauvreté des maisons prépare l'étranger à la simplicité de celles qu'on trouve au centre du bourg et qui sont toutes de bois, bâties à l'antique, obscures et fort petites. Elles sont au nombre de 200 environ, mais on assure qu'il y a à Spa 1200 lits pour les étrangers. L'église des Capucins et celle de la paroisse font cependant bel effet.

L'auteur arriva à Spa le 2 juillet de l'an 1720 et descendit à la Cour de Londres, l'auberge la plus vaste et la plus commode du lieu, située près de la fontaine. Il y trouva des personnes de distinction au nombre de trente environ, gens de toutes les nations d'Europe. Le premier jour, il se fit servir dans sa chambre et se mit au lit assez tard après avoir écrit quelques lettres. Dès le jour parut, vers 6 heures, il fut réveillé par un bruit sourd qui partait de tous les coins de la maison et se répandit dans tout le bourg. S'étant mis à la fenêtre, sa surprise fut extrême de voir déjà quantité d'hommes et de femmes occupés à boire et à se promener. Les dames, dont le déshabillé avait quelque chose de très galant, portaient à la ceinture une médaille que les messieurs avaient à la boutonnière de leur habit. Il apprit qu'il s'agissait de petits cadrans d'ivoire marquant 16 points pour indiquer le nombre de gobelets que l'on boit, ce qui fait ordinairement deux grosses bouteilles. Après que son valet l'eut aidé à s'habiller, on lui annonça la visite de deux Capucins. Il fut étonné de constater qu'un des moines, le R.P. gardien du couvent, connaissait son nom et sa qualité. Après des compliments, le moine lui offrit l'usage de son jardin, insinuant que la saison des eaux était l'unique ressource de son cloître, car il était comme la fourmi qui ramasse l'été de quoi subsister en hiver. Le statut de son ordre lui défendait de recevoir ou de toucher de l'argent, mais les étrangers remettaient leur don à une vieille native du bourg, la mère Syndique. En fait, les Capucins, comme l'apprit plus tard notre auteur, avaient à leur service un valet qui, dès l'arrivée d'un étranger de marque, venait lire l'adresse des coffres que l'on transportait et apprenait le nom et la qualité du nouvel arrivant afin d'en instruire les bons pères qui venaient lui rendre visite et lui offrir des fleurs et la disposition de leur jardin.

La fontaine du pouhon, que notre auteur alla découvrir, était sur le coin de la place; il compare le petit bâtiment qui la couvre à une petite chapelle. Cet édifice a la forme d'un portique entouré d'un appui de pierres de taille autour duquel les buveurs se rangent. L'usage à Spa est de quitter son épée, ce qu'avait fait d'ailleurs le csar lui-même quand il vint en Spa quelques années plus tôt que notre auteur. Celui-ci alla se faire servir un verre d'eau par une des deux vieilles femmes préposées à ce service. Le goût de cette eau, dit-il, se rapproche d'une eau simple dans laquelle on aurait dissout du vitriol de Mars. Une dame le railla poliment pour la grimace qu'il avait faite en goûtant, et l'invitant à en prendre un second verre, lui offrit gracieusement de l'anis sucré et des oranges confites dont les buveurs se servent pour combattre le dégoût des eaux et fortifier l'estomac contre leur froideur. Cette dame si aimable était anglaise et fut bientôt rejointe par deux amies de même nationalité.

La rue où se trouve le Pouhon est terminée par une petite place au milieu de laquelle on voit une fontaine d'eau douce entourée d'une grille de fer dont l'eau tombe dans des coquilles servant de réservoir d'où elle est rejetée en cascade de la gueule de trois grenouilles de bronze. L'ensemble est



« Amusemens des eaux de Spa » 1734 (Fonds Slosse).

surmonté par un perron de plusieurs marches qui est une marque d'association aux privilèges de la principauté de Liège. Toutes les maisons de la place sont ornées de blasons de presque toutes les familles de l'Europe avec les armes des seigneurs de marque qui y ont logé.

Après avoir pris congé des dames dont il avait fait la connaissance, notre auteur se rendit dans une salle contiguë à la fontaine, où l'on peut aller se chauffer. Au dessus de la porte de ce bâtiment, il remarqua une inscription dont un gentilhomme lui dit qu'il s'agissait d'une tablette que le Czar avait fait placer après sa visite de 1717. Son livre donne le texte en latin de cette inscription qu'il fait suivre de sa traduction. Le texte rappelle que l'empereur de Russie, ayant mis en sûreté ses royaumes et ses conquêtes, avait quitté ses états pour connaître les mœurs des différents peuples de l'Europe et s'était rendu par la France, Namur et Liège en ce bourg de Spa où, ayant pris avec succès ses eaux salutaires et particulièrement celles de la fontaine de la Géronstère, il avait recouvré une santé parfaite.

La tablette surmontée d'un grand ovale d'albâtre sur lequel sont gravées les armes de l'empereur, avec ses quartiers et ses attributs.

Voici, d'après les *Amusemens des eaux de Spa*, quel était le régime des buveurs d'eau:

1. On se lève tous les matins au point du jour.
2. A quatre heures, chacun vient en déshabillé à la fontaine du Pouhon.
3. A cinq heures au plus tard, ceux qui doivent aller aux autres fontaines montent dans leurs voitures pour s'y rendre.
4. A neuf, tous les buveurs se retirent pour aller s'habiller.
5. A dix, les dévots vont à la messe.
6. A onze, les hommes descendant au café s'il pleut, ou se promènent dans la rue si le temps le permet.
7. A onze heures et demie, on se met à table partout.
8. A deux heures après midi, on va en visite ou à l'Assemblée chez les dames.
9. A quatre, on va à la comédie, ou à la promenade, soit au jardin des Capucins, soit à une prairie qui pour cette raison a pris le nom de Prairie de quatre heures.
10. A six, le souper dans toutes les auberges.
11. A sept, une promenade à la Prairie de sept heures.
12. A dix heures, on n'entend plus personne dans les rues et les habitants se conforment à cet ordre, comme les Bobelins. La seule exception que l'on peut impunément faire à cette règle inviolable n'est qu'en faveur des jours de bals, dont les plus longs ne vont jamais au-delà de minuit.

BOBELINS

A propos du régime des buveurs de Spa, l'auteur des Amusemens écrit qu'après dix heures du soir, on n'entend plus personne dans les rues et que les habitants du bourg se conforment à cet ordre de même que les Bobelins.

Ce nom ignoré des dictionnaires français modernes désigne à Spa les étrangers venus "prendre les eaux".

Le problème philologique de l'origine du mot Bobelin a été étudié par le professeur liégeois Maurice Piron dans un article paru dans la revue *Le français moderne* (3^e année, n°1, janvier 1962). Nous en avons donné un résumé dans un article paru dans la revue *Histoire et Archéologie spadoises*.¹

La première attestation imprimée de ce nom, mais sous la forme boublin, date de 1559, car dans le livre de Gilbert Lymborgh *Des fontaines acides de la forest des Ardennes et principalement de celle qui se trouve à Spa*, l'auteur écrit à propos de la source de la Sauvenière que "les habitans d'icelle forest l'appellent boullon, à cause des bouillons qui y sourdent avec grand bruit, et appellent les etrangers qui boivent ceste eau d'un vocale assés estrange, à scavoir Boullins et Boublins (fol; 6 v).

Maurice Piron fait remarquer que ce sont les habitants de Spa qui ont affublé les étrangers de ce nom. La forme boullin paraît suspecte au philologue liégeois qui écrit que Lymborgh est peu familiarisé avec les patois de l'Ardenne liégeoise, mais approche boullin de bouillon, source bouillonnante. Par contre, la forme boublin se rencontre dans le wallon liégeois ainsi que dans les archives.

En août 1565, dans un texte relatif à une querelle survenue aux pouhons, un témoin dit qu'il a "veyu (vu) des boubelins puissier (puiser) dedens les pouhons".

En 1595, une ordonnance du châtelain de Franchimont taxe les petits pains blancs dits "pains de boublins".

Le 30 août 1630, une enquête est faite au sujet d'actes de mauvais gré commis par des villageois "contre ceux de Spa et contre les boublins estrangers qu'ils (qui) y viennent boire les eaues", pour la raison que ces paysans sont "fort hayneux et fort contre les manans dedit Spa et boublins susdits". En effet, des villageois avaient entassé des pierres sur le chemin entre Spa et la Sauvenière.

Ce mot était connu à Malmedy, car dans son Dictionnaire du wallon malmédien, le conseiller Villers écrit en 1793 qu'il s'agit de quelqu'un qui prend les eaux minérales.

¹ N°45, mars 1986.



*Les Bains de Chaud-Fontaines.
à 4 lieues de Spa.*

*De Baden van Chaud-Fontaines,
vier mylen van Spa. N.º 9.*

« Amusemens des eaux de Spa » 1734 (Fonds Slosse).

Dans son Dictionnaire liégeois (1933), Jean Haust écrit ce qui suit: "boublin-ène, sm. et f. sot, niais, stupide (ne se dit guère au masculin) "quèle boublène! (ancien fr. bobelin, adj. stupide, Voyez boubert. A Spa et aux environs, boublin = bobelin, buveur d'eau, étranger qui vient prendre les eaux". Nous avons que Haust renvoie à boubert, boubié s.m. bênet, nigaud, bêta.

Gaston Dugardin, dans un article publié dans l'hebdomadaire *La Saison de Spa* du 16 juillet 1936 écrit que bobelin est un sobriquet qui a son origine dans le wallon et qui est bien dans l'esprit du temps. Les habitants de Spa et des environs ont vu tout à coup arriver une foule d'étrangers. Ces visiteurs devaient sembler assez bizarres aux pauvres paysans du bourg. Ajoutons qu'ils ne pouvaient comprendre que l'on vint de si loin et à grand frais pour boire de l'eau. L'historien spadois est revenu sur ce sujet en 1947 dans un article publié dans *La Vie spadoise* (21 avril 1940). Il écrit que ce mot figure chez Rabelais et reproduit une citation de Gautier de Coinci: "un sage mire, qui vestuz est de sebelin (zibeline) comme un sot vilain bobelin".

En ce qui concerne Spa, la forme Bobelin, que nous donne l'auteur des Amusemens se rencontre déjà en 1616 sous la plume du docteur Henri de Heers dans son *Spadacrene ou Traité des eaux de Spa*, et en 1699 dans un ouvrage portant le même titre dû au docteur Edm. Nessel. Au XVIII^e siècle, âge d'or des eaux de Spa, la société désœuvrée des buveurs d'eau créa même un ordre des Bobelins, car ce terme avait perdu son sens péjoratif.

On trouvera dans le numéro 45 de la Revue Histoire et Archéologie spadoises la reproduction d'un édit daté de 1752 de Bois Bien, roi des Bobelins relatif aux privilèges des Bobelins.

Dans les Amusemens, on trouve la description d'une cérémonie burlesque en l'honneur du Roi des Bobelins. L'auteur explique que Bobelin, en langue liégeoise, signifie buveur, ce qui montre que le terme est dépourvu de toute acception dépréciative.

L. Marquet

A VOS AGENDAS

L'assemblée générale de notre ASBL aura lieu le vendredi 17 mars 2006 à 20h30.

COURRIER DES LECTEURS

Monsieur Henri JACQUEMIN, lecteur attentif de notre revue, nous a fait parvenir le rectificatif suivant. Nous vous en faisons part bien tardivement, ce dont vous voudrez bien nous excuser.

"Dans la livraison de mars 2004 de notre bulletin H.A.S., M. CARO-HARION, en page 39, termine son intéressant article concernant Georges KRINS, disparu avec le "TITANIC", en 1912, en rappelant qu'un autre spadois, Ferdinand JACQUES, avait également péri en mer, en 1906, lors du naufrage du "MERCATOR".

Je prends la liberté de vous signaler qu'il ne s'agissait pas de ce voilier école mais bien d'un autre, le "COMTE de SMET de NAEYER". Quant au "MERCATOR", il est toujours à flot dans un des bassins d'Ostende où, amarré pour de bon, il sert désormais de musée flottant."